Canadian
Pamphlets
03115

Canadian
Pamphlets
03115

MAJOR L. N. VOYER

SURINTENDANT

DE LA

POLICE PROVINCIALE

BIOGRAPHIE

PAR

A. N. MONTPETIT

QUÉBEC
Imprimerie du "Canadien."

1876

C. Collet

MAJOR L. N. VOYER

SURINTENDANT

DE LA

POLICE PROVINCIALE

BIOGRAPHIE

PAR

A. N. MONTPETIT

QUÉBEC
IMPRIMERIE DU " CANADIEN "
1876

BIOGRAPHIE.

—

INTRODUCTION.

En publiant une rapide esquisse de la vie de feu le Major Voyer, je cède au désir de ses nombreux amis, jaloux de fixer sous cette forme tangible et matériellement durable, le souvenir d'un homme qui leur fut cher, d'un bon chrétien, d'un citoyen profondément attaché à son pays, qui mit tout en œuvre pour le servir et lui être utile. J'apporte ainsi, un cierge pieux, pour éclairer l'ombre si vite épaissie de la tombe.

Plus d'un de ceux qui liront ces pages sentiront leurs paupières se mouiller de larmes, et nos larmes éclairent aussi la nuit des morts ; d'autres s'agenouilleront pour prier : puisse leur prière atteindre le foyer de la divine lumière pour en faire descendre un rayon de miséricorde et de bénédiction sur la jeune femme éplorée et les trois orphelins qui cherchent encore dans cette tombe une aussi triste que touchante protection.

Depuis l'âge de 18 ans jusqu'à ses derniers moments, le Major Voyer a soigneusement tenu le journal de sa vie. Il s'y trouve une infinité de

choses curieuses et intéressantes à lire sur ses voyages, sur de grands personnages qu'il a vus de près, sur l'histoire en général, sur les mœurs de l'armée anglaise, sur celles du peuple Espagnol, des Maures, des Egyptiens, des Russes, des soldats français, etc. Au milieu de tout cela, percent des sentiments d'une foi profonde, d'une affection qui touche au dévouement, pour sa famille, et d'un amour du sol natal qu'aucun grand spectacle n'atténue, que n'amoindrissent en rien les merveilles et les enchantements de la civilisation européenne.

Je ne saurais, à mon grand regret, reproduire en entier ces notes volumineuses, mais je vais tâcher d'y trier les faits les plus intéressants.

Quant à ses notes professionnelles, qu'il a ramassées, en sa qualité et sa position de Surintendant de la Police Provinciale, je les laisserai dans l'oubli. Ici, *le mort ne saisit pas le vif.*

I

Ludger Napoléon Voyer est né à Québec le 20 avril 1842. Son père Louis Voyer exerça pendant de longues années le métier de charron, au faubourg Saint-Jean, où il a laissé de très bons souvenirs.

Je passe les années du bambin qui se sont écoulées comme celles de tous ceux qui ne sont pas venus au monde avec une cuiller d'argent dans la bouche. N'y a-t-il pas déjà trop de clichés dans le pays, qui montrent un enfant, à l'intelligence vive, enjouée, alerte d'esprit comme de corps, en été, grimpant aux arbres ou sur les toits, jouant dans les mares de la rue, poussant une bille, lançant une toupie, courant après sa balle ; puis en hiver, glissant en traîneau dans les côtes de notre ville, heurtant les passants, construisant des forts de neige, défendus ou attaqués avec des boulets aussi de neige, obéissant à des parents qu'il chérit, s'endormant le soir au milieu des anges et des douces croyances qui remplissent le plus profond sommeil des plus agréables images ? L'enfance de Voyer ne se passa pas autrement.

De son lieu de naissance, de son berceau, je le transporte au Collége de Sainte-Anne de la Pocatière, berceau de son intelligence où il entrait à l'âge de 12 ans, en 1854.

On était alors au cœur de la guerre de Crimée ; le canon de l'Alma avait fait sa trouée sanglante dans les rangs Russes. A travers la fumée de cette immense bataille, on avait vu passer les zouaves, se

grandissant sur des monçeaux de cadavres ennemis, et leur général, *Bosquet*, arrivant au sommet de la gloire, pendant que le commandant-en-chef Saint-Arnaud, atteint du choléra descendait dans sa tombe tapissée de lauriers tout frais cueillis.

La flotte des alliés tenait le fort de Balaclava, conquis à la suite d'un bombardement. Et la France, et l'Angleterre, et l'Autriche et le Piémont, étendaient leurs longs bras audessus et autour de Sébastopol. Cette ville allait subir un des siéges les plus mémorables de l'histoire moderne. Menchikoff, dont le nom vaut déjà une armée s'est jeté dans la place. Son premier soin est de faire couler une moitié de la flotte Russe, de manière à barrer l'entrée du port, *brûlant ainsi ses vaisseaux* en les submergeant. D'un autre côté, il dresse un bouclier de terre et de pierres qu'il projette en avant de l'armure de la ville, du côté de terre. *Liprandi*, à la tête d'une nombreuse armée, rôdant autour de l'enceinte fortifiée, comme un lion autour de son antre, tient l'ennemi à distance. De nombreux renforts de troupes arrivent de part et d'autre; les regards du monde entier sont fixés sur un même point. L'Europe est menacée de devenir cosaque et elle en frémit dans toute sa chair. Le choléra s'allie aux Russes et décime lâchement les rangs des alliés, mais rien n'abat leur courage. Ils écrasent encore une fois l'ennemi à Inkermann, le cinq novembre.

L'hiver survient, autre terrible allié de la Russie, —l'hiver, c'est le gigantesque ours blanc qui a terrassé Napoléon Ier et qui montre ses dents et ses griffes dégoûtantes de sang français à l'armée du neveu du grand homme.

Les événements se précipitent. A peine l'histoire

a-t-elle le temps d'en retracer tous les détails. « Une « armée Turque débarquée à Eupatoria repousse les « Russes (17 février 1855) ; quelques jours après (2 « mars) Nicolas meurt frappé dans son orgueuil en « voyant s'écrouler sous ses yeux l'édifice qu'il avait « construit avec tant de peine. Son fils lui succède « sous le nom d'Alexandre II ; le Piémont entre dans « la coalition contre la Russie et expédie au mois de « mai un corps de troupes sous les ordres du général « *La Marmora*.

« A Canrobert épuisé succède le général Pélissier « comme commandant du siége. Les travaux sont « poussés avec une nouvelle vigueur : dans deux « sorties (22 et 23 mai) la garnison perd pied et rentre « honteusement battue dans ses quartiers ; une ex- « pédition s'empare de Kertch et d'*Iéni Kalé* (25 mai) « bombarde Taganarog (3 juin) pendant qu'une garni « son turque s'empare d'Anapa, sur la côte de Cir- « cassie (13 juin). Le siége avance : le Mamelon Vert « et la Redoute du Carénage tombent aux mains des « Français. On tente l'assaut de la tour Malakoff « où la France perd trois mille hommes sans pouvoir « réussir. Lord Raglan meurt du choléra : diverses « batailles s'engagent dont l'issue est favorable aux « alliés.

« Enfin le 5 septembre un bombardement terrible « commença pour se continuer pendant trois jours. « Pélissier fixa le 8 septembre pour l'assaut général. « Les troupes françaises étaient parties emportant « avec elles l'image de la Sainte-Vierge ; le général- « en-chef voulut placer l'assaut sous la protection « d'une fête de la Vierge.

« Le 8 septembre, à midi, dit-il dans son rap « port, les batteries cessèrent de tonner. A la voix

« de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, Dulac « et de la Motterouge sortent des tranchées. Les « tambours et les clairons battent et sonnent la « charge, et au cri de « Vive l'Empereur ! » répété sur « toute la ligne, nos intrépides soldats se précipitent « sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment « solennel..... La largeur et la profondeur du fossé, « la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'as- « cension extrêmement difficile pour nos hommes ; « mais enfin, ils parviennent sur le parapet garni de « Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut « de fusils, se font armes de pioches, de pierres, « d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous la « main. Il y eut là une lutte corps-à-corps, un de ces « combats émouvants, dans lequel l'intrépidité de « nos soldats et de leurs chefs pouvait seule donner « le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refou « lent les Russes, qui continuent de résister, et peu « de temps après, le drapeau de la France est planté « sur Malakoff pour ne plus en être arraché. »

Une forteresse *imprenable* était prise, mais disons qu'on aurait pu la noyer dans le sang répandu pour arriver à ce résultat. Quatre mille bouches à feu furent arrachées des murs, pour aller parer, à l'instar de joyaux, les villes militaires des Puissances alliées. Il y eût des drapeaux d'enlevés, autant qu'il en fallait pour garnir la boutonnière de tous les héros vainqueurs ; cinquante mille boulets furent dénationalisés, et enlevés triomphalement. Les *boulets* du bagne n'ont jamais été si glorieusement vengés. Pourquoi y a-t-il ainsi des boulets si beaux, si triomphants, à l'envi d'autres si hideux, si ignominieux ? Avec quelques poignées de poudre semées ici et là, on fit sauter des travaux d'art, des édifices, qui avaient

coûté des millions, et la Victoire s'assit sur toutes ces ruines, les pieds dans le sang, pour chanter, pendant que la défaite fuyait péniblement, tristement dans l'ombre. Et cependant, la Défaite comme la Victoire personnifiaient des hommes—qui se targuent de représenter parmi nous l'élite de la civilisation.

Dans les pays en liesse, et dans le pays humilié et battu—que de familles sans pain, que de chaumières en deuil !

II.

Si Voyer est devenu soldat, c'est du Collége Sainte-Anne qu'il est parti, *le pied gauche en avant.* Dans ses notes, je trouve le portrait d'un de ses professeurs, le Révérend M. Stan. Vallée, enthousiaste de la vie militaire à la façon de M. de Ségur qui disait à des soldats sur le seuil de son presbytère. « Je ne vous « reconduis pas plus loin qu'à la barrière de mon « jardin, parceque j'ai mon bréviaire à dire : c'est « ma théorie à moi ; et il faut qu'en bon soldat de « Jésus-Christ je sois, comme vous, exact à mon service. » Portrait admirablement touché, que je n'ose publier, par crainte de froisser l'humilité de ce bon prêtre qui admirait le courage autant qu'il pratiquait la charité.

Tous les midis, à l'heure de la récréation, il réunissait *les grands*, sous les sapins, pour leur lire le récit des faits et gestes des alliés et surtout des français, *gesta Dei per Francos*, dont malgré nous, nous prenons encore notre part. Voyer, trop petit, pour être admis d'emblée dans ce cercle réservé aux *grands cœurs*, trouvait néanmoins le moyen de se

faufiler à travers les jambes de ses aînés, jusqu'auprès du lectureur, et il ne perdait pas un mot de ce que le bon prêtre lisait, expliquait et commentait, avec l'éloquence du cœur.

Six années plus tard, à l'âge de dix-huit ans, le jeune élève du Collége Sainte-Anne entrait dans le centième régiment, le régiment du Prince-de-Galles, formé au Canada, en 1858.

Le journal de Voyer commence, en réalité, le 18 juillet 1859, le jour qu'il quitte Québec pour se rendre à Toronto où étaient stationnés « *les Royaux Canadiens*, » régiment qui prenait en tutelle des recrues pour le *centième*, alors à Gibraltar. A partir d'ici, je le suivrai pas à pas dans sa carrière. Il dictera et j'écrirai.

A dix-huit ans, Voyer avait l'apparence d'un enfant plutôt que d'un homme. On le refusa comme soldat, et chose étrange ! précisément parce qu'il était grêle et fluet, il lui fallut *forcer* les rangs pour y être admis. Grâce *à de hautes protections*, il put enfin prendre le *shilling* et être assermenté le 25 juillet 1859. Il avait vraiment la vocation militaire telle que l'a décrite si bien Louis Veuillot, dans le parallèle suivant :

« Le prêtre et le soldat ont pour première loi « l'obéissance, pour premier devoir le dévouement, « pour principale habitude le sacrifice. Ils ne s'appar- « tiennent pas : ils appartiennent chacun spéciale- « ment à une chose qui mérite un amour sans bornes, « l'un à l'Eglise, l'autre à la patrie, et tous deux en « même temps à ces deux choses à la fois. Ils ont « tous deux, une règle haute, noble, inflexible, qu'ils « n'ont pas faite, qu'ils ne peuvent défaire, qui les « soutient et les élève. Leur intérêt propre, leur

« affection privée, disparaissent devant l'intérêt géné-
« ral, en vue duquel est exclusivement tracée cette
« règle sainte. Qu'est-ce qu'un soldat ? C'est un
« moine par la régularité, par la sobriété, par les pri-
« vations, par l'abandon à la volonté du supérieur.
« Que le soldat soit chrétien, il n'y a pas d'état qui
« se rapproche plus de l'état monastique. On cher-
« cherait en quoi la caserne diffère du couvent, si le
« tambour y donnait le signal de la prière. Ils ne
« savent pas toujours ce qu'ils disent, ceux qui parlent
« de *la licence des camps* ; ils n'ont guère vu de camps.
« On s'y couche de bonne heure, à la belle étoile,
« ou sous une tente légère ; on se lève de grand
« matin ; on travaille tout le jour, on se prépare à la
« victoire et on l'espère, mais en présence de la mort.
« Voilà la licence des camps. Cela ne ressemble pas
« au bal de l'Opéra, ni au cabaret de Madame Gré-
« goire ; et l'on peut même y trouver quelque chose
« de plus rude qu'aux labeurs du négoce, de la poli-
« tique ou des sciences.

On verra plus tard que cet enfant de dix-huit ans qui s'imposait pour ainsi dire au service, pour entrer dans une vie toute de sacrifices, saura remplir parfaitement ses devoirs de soldat chrétien.

Après un séjour de deux mois dans la capitale du Haut-Canada, Voyer revint à Québec avec un détachement de cinquante recrues, qui s'embarquèrent, le 9 novembre, sur le *Nova Scotian* en destination de Liverpool, Angleterre. S'il fait bonne contenance au départ, c'est afin de ne pas ajouter à la tristesse de ses parents, mais la douleur ne lui en serre pas moins le cœur pour en exprimer des larmes d'autant plus amères qu'elles seront plus longtemps contenues.

Il écrit dans son journal, ce soir-là même :

« Je suis parti sans verser de larmes, mais *j'avais* « *le cœur gros* en me séparant de ceux que j'aime le « plus au monde et que je ne reverrai peut être « jamais. Je prolongeai mon regard d'adieu à Québec « aussi longtemps que la ville fut en vue. Que de « souvenirs se présentèrent alors à ma mémoire et à « mon cœur. Il s'en trouvait parmi eux que je « croyais éteints, enfouis dans l'oubli, qui se sont « éveillés aussi vifs que jamais à l'heure de la sépa- « ration. »

« Mais déjà, l'Ile d'Orléans me dérobe l'aspect de « cette ville si chère dont je ne retrouverai plus « l'image que dans mon cœur. Dans quelques jours, « ce rideau de verdure s'épaissira d'une distance de « centaines de lieues. O Dieu ! que la marche du « steamer est rapide. Mon engagement, l'honneur, « le devoir m'éloignent encore d'avantage de mon « pays. Ma seule, ma grande espérance est de me « distinguer, de mêler mon nom à quelque mérite, à « une action d'éclat, pour qu'on le répète au foyer et « qu'on s'intéresse à moi parmi les amis. Il me sem- « ble alors, quelque soit mon éloignement, que je « reverrai le toit paternel, que je me retrouverai « dans mon beau Canada. »

Au départ, un jeune ami lui adressait les strophes suivantes qui font partie de son journal.

Vents du couchant, qui portez les ondées
Pour rafraîchir nos plaines fécondées
Et parfumer la gracieuse fleur,
Et vous zéphyrs, à la suave haleine,
Bise du nord, au souffle destructeur,
Conduisez de concert, sur une mer sereine,
Le navire qui porte à la rive lointaine
De sa patrie, un ami de mon cœur.

Si ma bouche sincère,
Peut dire une prière,
Qu'il vous plaise ô mon Dieu ! de le bénir là bas,
Qu'une heureuse santé l'éloigne du trépas,
Qu'il ait de la richesse,
Qu'il n'en abuse en rien,
En use avec sagesse
Et pour faire le bien !

Il cherche du regard, en passant, le collége de Sainte-Anne, la silhouette de ses rochers et de ses bois de sapins, à l'ombre desquels il a senti germer dans son âme l'idée de devenir soldat, qu'il exécute aujourd'hui, puis bientôt l'immensité de la mer absorbe tout l'horizon.

Le 24 novembre, le *Nova Scotian* entre dans les docks de Liverpool.

III.

Seul, à onze cents lieues de la patrie, sous un drapeau qui ne lui dit rien à l'âme, rien au cœur, pour lequel, il donne ses plus belles années, il sacrifiera peut-être sa vie—mais soldat seulement par état, par profession, non par entraînement, non par amour absolu de la patrie que représente ce drapeau—voilà la position de Voyer à l'âge de dix-huit ans, au moment où il posait le pied sur le sol de l'Angleterre. Un soldat anglais peut bien être un homme de mérite ; toutefois il ne saurait se dire, comme le troupier français, qu'il porte le bâton de maréchal dans sa giberne. Aussi en est-il bien peu qui entrent dans l'armée par goût, par vocation. Le plus souvent, c'est comme pis-aller qu'ils acceptent cette rude existence. Cependant Voyer avait un noble but en se soumettant à l'apprentissage de la vie militaire.

A travers les plis du drapeau anglais, il distinguera toujours, au loin, flottant au milieu des brumes du Canada, un autre drapeau plus petit, mais aussi glorieux et autrement aimé, sur lequel se dessinent les feuilles d'érable et le castor. Parti d'ici en qualité de simple recrue anglaise, il compte revenir un jour soldat parfait, et alors il sera soldat canadien-français. Cette espérance le soutient et le console par avance des sacrifices qu'il s'impose.

J'ai passé rapidement sur l'enfance de Voyer, parceque je ne tenais pas à le mettre au nombre des enfants prodiges ; ici, à dix-huit ans, près de l'âge d'homme, je ne veux pas non plus en faire un héros. A quoi servent après tout ces admirations exagérées, ces prosternations devant des fétiches créés par des plumes qui ne savent que barbouiller le vrai mérite, si ce n'est à dérouter le sens droit du peuple, à l'écarter d'une juste appréciation des hommes ou des faits ? Voyer était chrétien croyant et pratiquant, Voyer était homme de cœur, et par cela, je veux dire qu'il avait de l'élévation dans l'esprit, qu'il dépassait de toute la tête cette croûte d'égoïsme qui ensevelit les âmes viles destinées à ramper en dessous, à vivre d'intrigues ou de bassesses. Il n'était pas intelligent dans le sens du siècle, c'est-à-dire qu'il ne visait pas d'abord à la richesse, mais il était intelligent d'une intelligence qui vient de Dieu et qui remonte à lui ; il comprenait tout ce qui est vrai, beau et grand. Il pouvait mourir glorieux sur un fumier comme d'autres meurent ignominieux dans des palais, sur des monceaux d'or. S'il n'a pas obtenu tous les succès matériels que comportait son mérite et sa valeur, je ne saurais l'en plaindre, —car son élément à lui, l'élément au milieu du-

quel il vivait et respirait à l'aise, c'était la générosité, le dévouement, le sacrifice, la grandeur d'âme—tout cela retrempé souvent dans la charité chrétienne, au confessionnal et à la table eucharistique. Or, la générosité, le dévouement, le sacrifice, la grandeur d'âme, portent leur récompense avec eux, tandis que le triomphe des exploiteurs ou des détracteurs de telles vertus équivaut à un châtiment.

Voyer avait donc un vaillant cœur et une belle âme ; c'est assez. A défaut d'un riche monument élevé sur sa tombe, il y aura toujours des paroles attendries, des souvenirs pieux et de l'admiration autour de son nom et de sa mémoire.—Plus d'un de ceux qui l'ont traité de haut durant sa vie, pourraient envier aujourd'hui sa tombe, tombe vivante, si je puis ainsi parler, parceque celui qu'elle renferme vivra toujours dans notre affection. **

Mais Voyer est encore à Liverpool, dirigé sur le dépôt militaire de Parkhurst, dans l'île de Wight, à l'extrémité sud de l'Angleterre. Sans parents, sans amis, sans protecteurs, en pays étranger, comment va-t-il se tirer d'affaire ?

Il m'est facile de vous le dire.

Il suivra d'abord la ligne droite du devoir déjà tracée devant lui : et ensuite, toujours dans le but de faire honneur à sa famille et à son pays, il se livrera à l'étude des langues, de l'histoire, du commerce, des statistiques, il se fera artiste dessinateur, sculpteur sur bois, peintre en enseignes, voir même teneur de livres. Il est prêt à tout et aucune difficulté, aucun embarras ne le rebutent.

Puisque je vous dis qu'il avait du cœur ! Vous n'auriez qu'à lire cinq ou six pages de son journal pour comprendre toute la valeur de son travail,

toute l'étendue de son énergie. Ses connaissances littéraires étaient nécessairement restreintes. Il n'avait eu que deux années d'études collégiales. Eh bien ! lisez cette page écrite par lui et que je copie mot pour mot. Il est en route, de Liverpool à Southampton, distance d'environ 210 mlles.

« Nous avons passé *Howton*, *Bebbington*, des villages ; « mais voici *Chester*, une ville, avec des monuments, « des flèches, des tours, le tout affaissé, alourdi par « l'âge ; la mousse a l'air d'y manger la pierre ; c'est « la plus vieille ville d'aspect que j'aie encore vue. »

« Nous allons toujours, et pendant que mes compagnons s'amusent, je regarde, j'observe, je questionne et j'écris »

« *Cobower*, un village que nous distinguons à peine. « —Passons par 6 tunnels qui nous avalent les yeux « pendant cinq à dix minutes et ne nous les rendent « ensuite que pour nous les faire écorcher par la « lumière. »

« *Cheda et Mendip-hills*, puis *Wexham*, où il y a une « mine de charbon, *Owestry*, *Radnall*, *Shrewsbury*, « *Wellington*, autre mine de charbon, mais avec une « forge si puissante qu'elle menace de la dévorer tout « entière. »

« A *Wolverhampton*, autre mine de charbon, *Hoken-* « *Oak*, un tunnel, *Billston*, couvert d'un nuage épais « vomi par ses cheminées de forge :—un tunnel : »

« *Birmingham*, la seconde ville manufacturière de « l'Angleterre et le premier dépôt de quincaillerie « du monde. »

« Ici, nous changeons de chars. A notre droite on « m'indique les ruines du château de Warwick, mais « personne ne peut m'en rapporter la légende. Puis « viennent *Berkley*, *Banburry*, puis *Oxford*, le berceau

« des grands hommes de l'Angleterre, dont *West-*
« *minster abbaye* est le tombeau. »

« A *Reading*, on me signale les ruines d'une ab-
« baye, détruite en partie par Cromwell et ses têtes
« rondes. Sur les murs restés debout se voit encore
« la trace de la poudre qui a servi à les renverser,
« pitoyable manière d'écrire son nom dans l'histoire.
« Mais sous l'arbre abattu une tige a poussé. Des
« débris des moëllons de la vieille abbaye, on a
« construit une église catholique (c'est du silex gris-
« bleu et brun) la seule qui existe dans la ville. Elle
« est pauvre d'apparence mais possède de bien beaux
« tableaux. En face de l'autel se trouve une inscrip-
« tion nous informant qu'à ..... (date effacée) de
« l'année 17.....(année effacée) cette église fut pillée
« et le curé, du nom de Frs. Longuet, assassiné. Ses
« restes, consistant en quelques ossements, furent
« relevés le 21 avril 1840.»

« Henri II, roi d'Angleterre, fut enterré en cette
« ville. »

« Non loin de l'église, dans un endroit élevé, j'ai
« remarqué un canon russe, sur son affût. »

Je cite cette partie du journal de Voyer au hasard, sans choix, afin que chacun puisse se rendre compte par lui-même du désir qu'il avait de s'instruire et de profiter de ses voyages. Il faut avoir le jugement bien droit ou l'ambition bien pointée sur un but, pour se livrer comme il l'a fait pendant quatre années consécutives, à des recherches, des observations, des études de ce genre, jour par jour et presque heure par heure, sans que jamais la moindre négligence s'y fasse sentir.

Il n'y a qu'honneur à avouer que le caractère de Voyer était plus fermement trempé que ceux de la

plupart de nos jeunes canadiens. Et la preuve, c'est que d'initiative, sans sollicitation : au contraire ! en dépit de ses parents, de ses protecteurs, de ses amis, il a choisi une route nouvelle, un chemin non encore tracé, pour arriver à une position éminente, et qu'il a atteint son but, à 28 ans, lorsque la plupart de ceux qui croyaient le dépasser en suivant les voies ouvertes sont encore là bas essoufflés et menacent de rester en route.

Il y a un dépôt militaire à *Parkhurst*, près de *Newport*, la ville principale de l'île de Wight, et c'est à Parkhurst que Voyer est caserné. (28 nov. 1859.)

Mais qu'est-ce que l'île de Wight ? C'est un joyau de la Couronne Anglaise, où la Reine a sa résidence d'été, ses bains, ses promenades, avec un service du plus grand luxe.

C'est une Ile de 22 milles, dans sa plus grande longueur, de 13 milles dans sa plus grande largeur, de forme à peu près ovale, séparée de la grande île triangulaire, qui pour elle est un continent, par un détroit large de quelques milles seulement. A la voir sur la carte, on dirait que le monstre Océan, aura croqué un jour le triangle britannique en cet endroit et qu'il en a retiré sa dent sans avaler la bouchée. La marque de sa dent, c'est le détroit, la bouchée, c'est l'île de Wight.

Climat tempéré, doux, ciel sans nuages. La Cour y trouve le contraste de Londres.

Dieu sait si on s'y amusait en 1859 et 1860. Alors, la duchesse de Kent, la bonne mère de notre Reine n'était pas morte, alors le Prince-Albert, le Prince-époux était tout vivant, alors, la Reine Victoria, entourée de tous ses beaux enfants, ne savait à qui se donner. Elle était à la fois fille, (sa mère était là),

épouse, (son mari était là), et mère, (ses neuf enfants y étaient réunis), ne sachant où prendre du bonheur, ne sachant à qui en distribuer, par embarras de choix, mais en prenant partout et en distribuant de même.

Hélas! quelle joie que la nôtre! Une goutte de miel et nous ne savons comment la recueillir. Les rois eux-mêmes en sont là. L'abeille en a tout autant dans le calice d'une fleur, et la Providence lui apprend à en jouir.

Mais laissons venir les jours sombres à leur pas, qui est toujours assez long.

Voyer, s'en allant en Espagne, devait avoir le goût et la curiosité des châteaux. Jugez-en vous-mêmes, car je transcris encore son journal.

« 18 décembre (un dimanche). J'ai visité aujour-
« d'hui le château de *Carrisbrooke*, situé a environ
« deux milles et demi de nos casernes de Parkhurst.
« Pour y arriver, il nous a fallu couper par un cime-
« tière d'au moins un mille de longueur. Vû ces
« dimensions, on pourrait croire que les morts y
« sont à l'aise : erreur ! Nulle part je ne les ai
« vus plus serrés, plus entassés. Vraiment, j'en souf-
« frais, j'étouffais pour eux.

« Le château est construit sur une colline d'envi-
« ron trois cents pieds de hauteur. L'entrée en est
« protégée par deux tours, mesurant 22 pieds de la
« base au sommet. On pénètre à l'intérieur par un
« couloir de 70 pieds de longueur. Ici, nouvelle en-
« trée protégée par quatre tours, sur deux desquelles
« les boulets de Cromwell ont laissé des traces.
« Une bonne partie de ces fortifications datent du
« temps des Romains ; elles ont été réparées sous le
« règne d'Elizabeth. Charles 1er y fut détenu pri-
« sonnier. On nous montre l'ouverture (une fenêtre

« ébréchée) par où il tenta vainement de s'échapper. »

Tout en visitant des villes et des châteaux où l'histoire évoque pour lui les plus grands noms, notre jeune soldat poursuit son service.

Le 10 janvier, il est appelé au camp d'*Aldershot*, (le camp le plus considérable de l'Angleterre) pour être témoin dans l'affaire d'un déserteur.

« Chacune des casernes est construite sur le mo-
« dèle de nos cabanes-à-sucre. Il n'y a de bâtiments
« qui s'en distinguent que ceux de la cavalerie, de
« l'artillerie à cheval et l'Hôpital-Général.»

« Dans les casernes de l'artillerie se trouve un
« nombre immense de pièces de campagne. Le camp
« est divisé en deux parties distinctes, désignées
« *Aldershot nord* » et « *Aldershot sud.* »

« A l'est d'Ald. sud se trouvent de nombreux tro-
« phées de la Crimée, entr'autres, une cloche d'église
« apportée de Sébastopol qui porte les initiales J. M. J.
« et des canons enlevés en 1855. »

« Comme je m'acheminais vers l'église (qui sert
« alternativement aux catholiques et aux protestants)
« je rencontrai le convoi d'un soldat du *Génie.*
« Je suivis jusqu'au cimetière entraîné par la curio-
« sité. Le cimetière est grossier, il ne fait point hon-
« neur aux morts, et encore moins aux vivants qui
« l'entretiennent. »

« 12 janvier—temps splendide : sortie générale des
« troupes. Tous les régiments ont paradé. Si l'on
« veut voir des évolutions militaires exécutées d'une
« manière parfaite, il faut se rendre à Aldershot. »

« J'assistai au spectacle d'un combat simulé, sans
« toutefois me rendre parfaitement compte de la
« position des *armées ennemies*, par défaut de con-
« naissance du terrain et des régiments engagés. »

« Je ne puis mentionner que les noms du Lt. Gén. « *Knollys*, du Major Gén. *Lawrence*, de Lord *Paulett*, « du Major Gén. *Spencer*, du Col. *Hamilton*, qui se « trouvaient plus près de moi.

« Le combat fut splendide. Si les soldats n'ont pu « se couvrir de gloire, je puis du moins affirmer, sur « mon honneur, qu'ils se sont couverts de boue des « pieds à la tête. »

« Jusqu'ici, je n'ai pas regretté un seul instant « d'avoir embrassé la carrière militaire, mais après « avoir été témoin de ce combat, qui n'est pourtant « qu'un simulacre de combat, je suis fier, je suis « glorieux d'être soldat. On ne saurait trouver « ailleurs pareille chance de montrer tout son cœur « d'homme. »

Cependant, il y a des taches partout, sur l'éclat des armes comme sur le soleil. Le 18 février, Voyer assiste au châtiment d'un soldat du 2ème 22ème, chassé de son régiment, au son du tambour, *pour ignominie.*

« Il a été dépouillé de ses médailles par le sergent-« major, on lui a ensuite coupé et arraché ses pare-« ments, puis on lui a passé au cou une corde dont « un petit tambour tenait l'autre bout. Le petit-« tambour l'a reconduit ainsi en laisse, et en tam-« bourinant, jusqu'au chemin où il a été abandonné « à la honte, à l'infamie, pour le reste de sa vie. »

* * *

Bon voyage ! bon voyage ! qui d'entre nous n'aurait été heureux d'adresser ces mots à Voyer, le 30 mars 1860, lorsqu'il quittait l'île de Wight pour se rendre à *Stirling*, en Ecosse, voyage de 150 lieues

par terre et par mer, en passant par *Portsmouth*, *Londres* et *Edimbourg*.

Nous n'y étions pas !

Depuis, il est parti pour un autre voyage, et nous y étions.

Mais hélas ! c'était pour le plus grand, pour le dernier des voyages ?

Il nous a fallu dire « bon voyage ! Adieu ! et à Dieu !

D'au milieu de nous s'élevaient des voix qui disaient,» Reste ! Reste !

Partir avec toi c'est rester,
Rester sans toi, c'est partir....

Qu'y pouvions-nous ? La mort avait donné le signal, et quand on part par cette voie-là, le premier relai, c'est le Ciel ! Heureux encore ceux qui nous quittent avec un bon billet comme celui qu'a pris l'ami que nous pleurons.

* * *

Voyer a vu les arsenaux maritimes de Portsmouth, il a vu Londres ensuite, ville de cinq millions d'âmes où il n'a pu trouver qu'avec peine un abri pour la nuit—et il arrive à Stirling, par mer, le 2 avril.

Que va-t-il faire à Stirling ?

C'est encore pour être témoin dans un cas de désertion.

Stirling est une ville bâtie sur le *Firth* ou la *Firth*, capricieuse rivière, qui par ses détours, écrit son nom *Firth*, sur la carte géographique. C'est le *Kahir-Koubat* (*rivière aux mille détours*, *ou la Rivière Saint-Charles de Québec*) de l'Ecosse.

Stirling est une ville fortifiée qui domine la Firth d'une hauteur de quatre cents pieds.

Laissons Voyer nous parler de cette ville.

« Tout est vieux dans Stirling, aussi vieux que le « rocher sur lequel il repose. Vieux murs, vieux « canons, vieux drapeaux, vieilles maisons, vieux « habitants, vieux soldats. Je me dirige vers un « vieux château converti en caserne, croyant n'y a « que des jeunes qui puissent faire de ces coups-là. « convertir des châteaux en casernes. Ouf! on monte « toujours, m'y rendrai-je jamais, ô Dieu! Je respire « un peu devant une église qui se trouve sur mon « ascension, je devrais plutôt dire, *sur mon calvaire.* « Une inscription m'apprend que cette église a été « construite par les Frères Franciscains, en 1494, ce « qui n'est pas d'hier comme on voit.

« Nous arrivons enfin à la porte du château, mais « la porte du château est un fossé, qui ne s'ouvre ou « se ferme, (suivant l'idée) que par un pont-levis. »

« Il y a là certainement trois ou quatre siècles au « moins qui nous contemplent. Je fais un signe à un « vieillard à barbe blanche qui me semble incrusté « dans une tour du château.

« Il remue un bras et le pont-levis s'abaisse pour « m'élever jusqu'à la maison du Parlement de « Jacques III, qui malheureusement est abaissée, « elle, jusqu'à servir de cour à la caserne.

« Il y a là-dedans force colonnes et des statues de mauvais goût.

« A droite de la cour, en entrant, sont les apparte- « ments de Jacques IV, changés en salle à dîner des « officiers. »

« On nous donne notre logement dans une pièce « où Marie Stuart fût arrêtée en 1586 : en face est la

« chapelle royale, aujourd'hui transformée en salle « d'armes : la voûte est en chêne rouge sculpté.

« *Curiosités de l'armoirie :* 4 drapeaux de Waterloo, « 3 de la Péninsule, 1 épée de Nana-Saïb, 1 fusil « Russe, 1 casque (Helmet) Russe, 2 grenades Russes, « 1 chaire dans laquelle prêcha John Knox, la table « sur laquelle Jacques III reçut la communion, 1 « assiette dans laquelle Marie Stuart déjeûna avant « de monter à l'échafaud, 1 lance de Robert Bruce, « 1 épée de William Wallace, 1 tambour autrichien « ramassé sur le champ de bataille de Marengo, et « un nombre à y perdre tous ses chiffres, de petites « cloches des Indes et de Chine.

« Du côté sud, on nous montre l'endroit d'où « Jacques II précipita le comte Douglas, en 1452, « après l'avoir assassiné, (probablement pour lui « éviter les conséquences d'une telle chute.)

« Un *Cœur-de-Lion*, qui s'appelait Richard, fut re- « tenu prisonnier dans cette même pièce, en 1174.

« On n'a qu'à se mettre à la fenêtre, à appeler des « héros, et vous les voyez surgir des champs de *Stir-* « *ling*, *Dunblane*, *Falkirk* et *Bannockburn*, tous en vue.»

« Là bas, à droite, sont les monts O'Chill, à « gauche, les Monts Grampiants, séparés par une « belle vallée où se glisse en serpentant *la Firth*, qui « s'appelle également ici *le Stirling*. C'est le câdre « de plusieurs beaux portraits des héros de Walter Scott''.

« 6 avril 1860.—(*Vendredi-Saint*) : nous descendons « à Edinburgh, où j'admire l'alignement des rues, « la régularité de construction des maisons. Mal- « heureusement, j'ai bien peu de temps à ma dispo- « sition. Je ne puis signaler que les monuments qui « ont attiré le plus vivement mon attention, le mo-

« nument de Walter Scott, à quoi je n'ai rien vu de « comparable ; celui de Georges IV, qui a également « sa valeur. Sur la colline de *Colton*, s'élève un mo- « nument à Nelson, qui, pour moi, n'a que le mérite « de me rappeler celui de Montréal. Il y a aussi « l'obélisque des Martyrs, dédié à qui ?... je n'en sais « rien.....

« Tout cela est en marbre ou en pierre admirable- « ment taillée.

« En notre qualité de soldats, nous sommes logés « au Château qui est le dépôt militaire d'Edinburgh »

« Ici se trouve la célèbre pièce (ou canon) appelée « Mons-Metz, longue de 18 pieds et de 3 pieds de hau- « teur. Sur l'affût, se lit l'inscription suivante :

« *Believed to have been forged at Metz, in* 1486 *: at* « *the siege of Noram Castle in* 1697. *Sent to the tower of* « *London* 1754. *Restored to Scotland by H. M. Georges* « *IV in* 1829. »

« C'est à *la Regalia* que les visiteurs se portent en « foule. On y conserve « *l'ancienne couronne d'Ecosse*, « *le sceptre, l'épée du Roi, un collier d'or donné à* « *Jacques VI par Elizabeth, l'Ordre de Saint-André*, » « présentant d'un côté l'image du Saint et de l'autre, « l'emblême de l'*Ordre du Chardon*, avec fermoir « secret, sous lequel se trouve le portrait de la Reine « Anne de Danemark.

De là, on se rend à la chambre de Marie-Stuart, « mesurant 24 pieds carrés, lambrissée et plafonnée « en noyer noir, sans ornementation ni sculpture « quelconques. Sur ce fond sévère, se dessinent quel- « ques gravures et deux tableaux, l'un représentant « Marie Stuart et l'autre Rizzio.....son musicien..... « italien..... et bossu.

« A côté de cette première chambre, s'en trouve

« une autre de plus petite dimension, dans laquelle « Marie Stuart donna le jour à un fils. On y voit sa « chaise et un morceau de chêne mesurant deux « pieds carrés—tiré d'un chêne planté par la reine « d'Ecosse elle-même à *Lochleven Castle.*

* * *

La résidence d'été de la reine d'Angleterre, dans l'île de Wight, près de Cowes, petit port de mer, porte le nom de Osborne House. Or, le 4 juillet 1860, la reine d'Angleterre suivie de sa famille était rendue à Osborne House. Et comme il faut toujours au moins une garde qui veille aux barrières des rois, 30 gardes furent mandées du dépôt de Parkhurst pour veiller sur les plaisirs de la villégiature de la reine d'Angleterre. Voyer était au nombre de ces trente soldats.

Dans ses notes, je lis : « 8 juillet—Sa Majesté « s'est promenée en carosse ouvert et s'est rendue « à Carresbrooke Castle, accompagnée des Prin- « cesses Alice et Louise et du Prince Arthur. En « passant devant les casernes, le Prince nous a ôté « son chapeau, d'une façon si gracieuse que je lui « crois de l'intelligence jusqu'au bout des doigts. « Nous nous sommes dit alors d'élan et d'ensemble « *He will be a man.*»

(Le Prince Arthur n'avait alors que huit ou neuf ans.)

« Le Prince-de Galles, (fort joli garçon) et le Duc « de Saxe Cobourg accompagnaient en même temps « le Prince Albert, à cheval.

« 9 juillet.—Le carosse Royal est passé avec Sa

« Majesté et les Princesses Alice, Louise, Helena, « Beatrice, les Princes Léopold, Arthur et le Prince « Guillaume de Bade. Dans une autre voiture, sui- « vaient le Prince Albert et le Prince-de-Galles, le « Duc de New-Castle et le Comte de Saint-Germain.»

« Arrivés à Trinity Pier, ils se sont embarqués à « bord du Fairy, qui les a conduits à bord du *Vic* « *toria & Albert.*»

« Ce dernier steamer se rend à Plymouth d'où le « Prince de-Galles doit s'embarquer sur *le Hero* pour « se rendre au Canada.»

« Puisse-t'-il avoir un bon voyage, puissent tous « les miens, là-bas, et mes amis le voir et l'aimer comme je l'aime lui et les siens.»

« Je ne suis pas anglais, mais je serais fier de l'être « quand je vois la famille Royale.»

« 11 juillet.—La duchesse de Kent passe, en se ren- « dant au Château de *Norris*, sa résidence d'été, non « loin d'Osborne House.»

« 27 juillet.—Dîner à Osborne House, pour les « soldats, marins et serviteurs attachés au service du « château. La Reine elle-même, comme une maî- « tresse ordinaire de maison, jette un coup d'œil sur « les tables et le service. C'est à désarçonner le plus « lancé des républicains.

—« Après le repas, tours de forces, courses et « exploits de gymnastique.

—« Je gagne deux courses sur une bourse offerte « par le Prince Albert.

« 6 août.—La Reine nous quitte, je dis *nous*, parce « que nous avons pris l'habitude de la considérer « comme une mère : Elle se rend, nous dit-on, au « château de Balmoral, en Ecosse.

« Après le 6 août, jour du départ de Sa Majesté,

« les jours s'assombrissent, nonobstant les efforts du « soleil qui nous verse à plein ses plus brillants « rayons. Je regretterai longtemps le séjour d'Os- « borne-House.

« 11 Septembre.—Un yacht Impérial Français, le « *Jérôme-Bonaparte* » ayant à bord, le Prince Napo- « léon et la Princesse Clothilde son épouse, a jeté « l'ancre en face de Cowes. Les nobles touristes ont « visité Cowes et le château de Carrisbrooke. C'est « la première distraction intéressante que j'aie eue, « depuis le départ de la Reine.

« 18 Septembre.—La famille Royale est de retour « de Balmoral ! Les beaux jours vont revenir.

« 21 Septembre. Les beaux jours revenus, vont se « remettre derechef en route. La Reine, le Prince « Albert et la Princesse Alice partent aujourd'hui « pour l'Allemagne. »

« 4 Octobre.—Trente-sept recrues du Canada nous « arrivent à Cowes. Le sergent Patterson m'apporte « des lettres, des souvenirs de mes parents, dix fois « plus que je ne pouvais en espérer, mais autant, à « coup sûr, que le cœur de la meilleure des mères « et du meilleur des pères peut jamais en donner.

« Merci ! (avec larmes) Merci ! Merci ! (avec san- « glots).

« 14 octobre—Les princes et princesses de la fa- « mille royale, qui nous restaient, quittent l'île pour « s'en retourner à Windsor.

« Encore un nouveau deuil !

« Si jamais on pouvait douter de notre sincérité « (je parle pour nous, 30 gardes) je n'aurais qu'à « établir que durant le séjour de la famille royale « ici, nous pouvions à souhait nous baigner ou « pêcher l'anguille—sur les galets et battures de M.

« Bell, éditeur de *Bell's life in London*—qui cédait « volontiers son voisinage de bains à Sa Majesté.

« Est-ce assez d'égoïsme pour vous, messieurs ?

« Oui !

« Vous l'admettez ?

« Oui !

« Eh bien ! maintenant, vous nous donnez le droit « de déclarer que nous aimions la famille royale « d'Angleterre pour elle seule, parce que nous l'a- « vons trouvée aussi généreuse qu'elle est noble, « aussi bonne qu'elle est grande par position, aussi « simple et douce qu'elle est digne.

« Si vous comprenez notre égoïsme, vous devez « comprendre aussi notre dévouement.

« J'ajouterai, pour vous convaincre, que trois fois « la semaine, le sergent-major du 100ème régiment « enseignait l'exercice aux princes du sang.

« Le sergent du 100ème !—comprenez bien !

« Aux princes du sang !—veuillez comprendre !

« Etes-vous convaincus maintenant ? »

IV.

GIBRALTAR.

Le 23 octobre, Voyer quittait Parkhurst, dirigé sur Southampton, dans un détachement de 70 hommes, qui prirent passage à bord du transport *Le Magoera*, pour se rendre à Gibraltar, trajet d'environ 470 lieues. La traversée fut des plus heureuses, égayée fréquemment par des incidents comiques provoqués par la malice ou la verve ou l'entrain de *Jack Tar*. Tous les soirs, il y a musique, chant ou danse à bord. Un jour, on distingue au loin les

côtes de France, puis on longe bientôt celles du Portugal. Au Cap Saint-Vincent des baleines viennent se jouer autour du vaisseau. Des oiseaux fatigués se reposent sur les vergues, où marins et soldats les saisissent à la main. Mal en advint à deux de ces derniers qui surpris par les matelots furent garottés si bien, si solidement dans les cordages, qu'ils durent, pour reconquérir la liberté de leurs mouvements, couper les cordes qui les liaient, avec leurs dents. Voyer n'échappa à leur poursuite, qu'en se laissant glisser du haut du mât d'artimon jusqu'à l'avant du beaupré. Débarqué à Gibraltar le 31 octobre, les nouveaux venus sont chaleureusement accueillis par leurs aînés du 100ème stationné dans cette ville.

Dès le premier coup d'œil, Voyer s'attache à ce rocher dont l'aspect lui rappelle Québec. La vie militaire revêt pour lui des charmes nouveaux. Il travaille avec plus d'ardeur, il s'acharne à l'étude, achète des journaux, des livres, autant que ses faibles ressources le lui permettent. Plus une journée, plus une heure, plus une minute de perdue dans son existence. Tout entier au devoir, à la digne ambition de se former, de devenir un homme, il trouve plus de plaisir, de satisfaction, dans le développement de son intelligence, que ses compagnons d'armes dans de vaines dissipations. Aussi, son journal se ressent-il de cette recrudescence d'énergie et d'application au travail.

Dans l'*Opinion Publique* du 29 juin dernier, et dans un article admirablement écrit, l'Hon. P. Chauveau faisait la judicieuse observation suivante.

« Tenir un journal de ce qui se passe autour de « nous, cela paraît tout simple et très facile. Mais

« combien d'hommes laborieux et énergiques, après « avoir entrepris par fantaisie et avec ardeur, cette « besogne qui leur paraissait si attrayante, s'en sont « bientôt dégoutés et ont reculé devant ce *pensum* « quotidien qu'ils s'étaient imposé de gaieté de cœur. « Tenir un journal avec persévérance c'est déjà une « bonne note sous bien des rapports ; mais le faire « utile et intéressant pour la postérité c'est uue « chose qui exige bien des qualités diverses, autant « presque qu'il en faudrait pour être soi-même un « des hommes les plus remarquables d'un pays et « d'une époque.»

Cette persévérance, Voyer en était doué d'une façon assez rare chez un jeune homme de vingt ans. L'exactitude et la continuité absolue—sans lacune—de son journal est là pour l'attester. Il le rédigeait pourtant uniquement dans un but d'instruction personnelle, sans nourrir l'espoir que ces pages lui rapporteraient un jour une part de gloire dans l'admiration de ses concitoyens, car il ne pouvait songer, vû la faiblesse de ses premières études à devenir un écrivain de mérite. Mais le choix des faits, le soin des détails intéressants, la précision avec laquelle ils sont fixés attestent en lui plusieurs des qualités exceptionnelles que signale M. Chauveau.

A preuve, je citerai textuellement la description qu'il fit alors de Gibraltar, description recueillie sans doute çà et là, dans des livres, des revues ou des journaux, mais qui n'en forme pas moins un tout homogène et très intéressant.

« Gibraltar est une ville fortifiée, de l'Andalousie, « (en Espagne), qui appartient à l'Angleterre. Le « rocher sur lequel elle est bâtie était considéré par « les anciens comme une des deux colonnes d'Her-

« cule, l'autre, *Abyla* ou *Ceuta* se dressant en face sur « la rive Africaine. Les Arabes ou plutôt les Maures « le désignaient du nom de *Jebel-Tarik*, du nom du « chef qui le premier conduisit les Maures en Espagne, « et *Gibraltar* semble être une altération de ces deux « mots « *Jebel* et *Tarik.* »

Le rocher de Gibraltar, forme avec celui de Ceuta l'entrée vers Gibraltar par la Méditerranée, située par 36° 2′ 30″ de latitude nord et 5° 15′ 12″ de longitude O. Ce promontoire est la partie la plus avancée de l'Europe vers l'Afrique. C'est uue masse compacte de pierre calcaire dont la forme est celle d'un lion couchant, ayant la tête tournée vers la mer et la queue tendue vers l'Espagne. Son épine dorsale ou le sommet du rocher est abrupt, étroit et raboteux. Il mesure 1910 pas dans sa plus grande longueur, y compris la tête du lion et ne dépasse pas 1600 pieds dans sa plus grande largeur à sa base. La tête et la croupe du lion sont plus élevées que le reste du corps. Ainsi la tête, ou l'extrémité sud est a 1,439 pieds et la croûpe ou partie nord a 1337 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le centre ne s'élève qu'à 1276 pieds.

« La partie ouest du promontoire est formée d'une succession de rochers escarpés entrecoupés de précipices. La face nord-est est coupée à pic, sauf vers le nord-ouest où commencent « les lignes » qu'indiquent un étroit passage ménagé sur une espèce de corniche, qui se poursuit jusqu'à l'isthme ou *queue du lion*, et protégée dans toute sa longueur par des fortifications.»

« Du côté est, on ne distingue qu'une suite non interrompue de précipices. Cependant, comme si la Méditerranée voulait monter un jour à l'assaut du

rocher, on voit aux pieds de l'immense falaise un monceau de sable qui atteint déjà le tiers de sa hauteur.»

« Vers le sud, le rocher baisse par une pente rapide, jusqu'au plateau appelé *Windmill-hill*, à 330 pieds au dessus du niveau de la mer. Ce plateau qui a la forme d'une demi-lune est bordé de précipices, au bas desquels se trouve un autre plateau de même forme et de même dimension, également entouré de précipices qui plongent dans la mer d'une hauteur de 105 pieds. Au nord, le rocher baigne ses pieds dans la baie de Gibraltar et va se relier à la terre ferme par une étroite langue de terre sur laquelle porte *la queue du lion* qui s'élève à dix pieds au plus, au-dessus des eaux de la baie et dont la largeur à la base du rocher n'est que de trois quarts de mille.»

« Cet isthme est désigné sous le nom de terrain « neutre ; il sépare les eaux de la Méditerranée à « l'est, de celles de la baie de Gibraltar. »

« L'auteur de l'ouvrage intitulé « *A summer in Andalusia* » se plaçant à l'extrémité nord du Rocher trace de sa plume élégante et sûre un tableau charmant du spectacle qui s'offre à ses regards.»

« Vers le sud, dit-il, s'étend dans sa longueur le Rocher qui surgit de la mer comme un coin mal ébauché sur ses côtés, et portant des brèches nombreuses à son taillant. A quatre lieues au-delà, sur la rive opposée se dresse majestueusement le sombre Abyla—l'autre colonne d'Hercule. En suivant du regard la ligne du rivage de l'Océan, vers l'ouest, on aperçoit là-bas, à l'entrée du détroit, le cap Spartel, visible au-dessus des côtes d'Espagne, près de la Pointe *Cabrita*. »

Immédiatement à l'est du mont Abyla apparaît

la ville de *Ceuta*, située sur une langue de terre qui se prolonge très avant dans la mer. En arrière s'ouvre la vaste baie de Tétuan, et à l'horizon se dresse la chaîne de l'Atlas, qui se poursuit vers l'est sur une ligne qui semble droite d'ici jusqu'au point où elle va se confondre avec la Méditerranée, dont la nappe immense réfléchit en ce moment les rayons d'un beau soleil levant, avec une intensité telle que l'œil ébloui peut à peine distinguer les nombreuses voiles qui sillonnent sa surface. »

« Traversant la mer sur la ligne de l'horizon, on distingue au N. E., d'autres terres, aux environs de Malaga, où par un beau temps clair, dans les sauvages *Alpujarras* encore plus éloignées. En deçà se trouvent les côtes élevées de *Marbella* et *d'Estapona*, et plus au nord la majestueuse *Serrania de-Ronda*, dont les sommets se perdent dans les nues. »

« Au-dessous des cîmes les plus rapprochées, on peut apercevoir le château de *Garicin* perché comme un aigle sur un rocher escarpé. Cette chaîne de montagnes se prolonge au nord-ouest, jusqu'à un point de l'horizon où elle paraît rencontrer les sommets boisés des montagnes d'Algésiras, qui s'affaissant vers la Pointe Cabrita, couronnée d'une tour forment la limite ouest de la baie de Gibraltar.

" Au delà, sur le bord d'une autre baie et bâtie sur un terrain en pente douce s'élève la blanche petite ville ensoleillée de *San-Roque*, et à mi-chemin sur les bords opposés de cette petite baie se montrent les toits de la coquette et gentille Algésiras, entre laquelle et le Rocher se détachent des centaines de voiles piquées comme des points blancs sur le fond calme et bleu de la baie.''

" Si je sonde maintenant l'abime qui se creuse à

mes pieds vers le nord, au fond duquel s'étend "le terrain neutre" je vois se balancer dans l'air et bien audessous de moi de nombreux oiseaux de proie qui mèlent leurs cris stridents ou plaintifs, au bruit monotone des brisants sur les deux faces du Rocher et aux bourdonnements de voix qui montent de la cité dont je ne puis découvrir d'ici qu'une partie.

« La plus grande portion de ce vaste rocher se trouvant sans culture offre un asile protecteur à de nombreuses bêtes fauves et particulièrement à des renards et à une espèce de petits singes noirs, sans appendice caudal.

« Dans les crevasses du roc, croissent le palmier-nain, l'asperge, le caprier, plantes succulentes, l'agave et diverses espèces de cactus.

« Le Dr. Keelart y a compté 456 variétés de fleurs et de fougères indigènes et 44 autres espèces exotiques qui y sont acclimatimées.

« Une rapide esquisse du héros du Sumter et de l'Alabama, le commandant Semmes trouve ici sa place : Je l'extrais de *son* journal, à la date du 29 janvier 1862. »

« Jai fait une longue promenade vers la pointe « orientale du rocher. Cet endroit est très accidenté « et fort pittoresque. Je suis allé à un cimetière « Maure qui regarde les côtes d'Afrique. Quelques « unes des tables de marbre sont presque rongées par « le temps, tellement elles sont vieilles. Quelles « histoires d'affections humaines, d'espérances, d'as- « pirations, de tribulations et de désappointement « gisent ensevelies sous ces pierres !

Jeudi, 30 janvier.—Le commandant Semmes con- « tinue. « J'ai visité en compagnie du Colonel Free- « mantle, les fameuses fortifications du Rocher, en

« passant par les galeries où l'on voit trois batteries,
« l'une audessus de l'autre, dans la partie nord. Ce
« sont d'immenses tunnels avec des embrasures
« d'espace en espace pour les canons—les casemates
« sont taillées en plein roc. Nous sortimes de ces
« galeries par un étroi sentier coupé dans le roc et
« nous nous trouvâmes audessus de la mer qui se
« brisait à nos pieds. De cet endroit nous décou-
« vrions parfaitement la face N.-E. du Rocher qui
« s'élève en une masse magnifique à 1400 pieds envi-
« ron, et nous pouvions voir, sur la hauteur opposée,
« vers le nord, la Tour, que l'on appelle la Chaise de
« la Reine d'Espagne. La légende qui s'y rattache
« dit que, pendant un des siéges de 1752, la Reine
« d'Espagne monta sur cette éminence pour être
« témoin de l'assaut et de la prise de la place : elle
« fit vœu de ne descendre de cet endroit que quand
« le drapeau espagnol flotterait sur le Rocher. L'as-
« saut échoua, et la Reine, pour accomplir son vœu,
« refusa de se retirer, tant que le gouverneur de Gi-
« braltar, qui apprit la détermination de Sa Majesté
« ne lui eut pas envoyé dire qu'à une heure indiquée,
« il hisserait l'étandard espagnol afin qu'elle pût
« descendre. C'est ce qu'il fit en effet, et la Reine
« fut tirée de sa position sans manquer à sa parole.''

« Le climat de Gibraltar est tempéré par les brises rafraîchissantes de la mer. En général, l'air y est salubre, quoiqu'en certains jours de l'été, il soit sec et étouffant. Depuis juillet jusqu'en novembre soufflent des vents d'est, assez souvent chargés d'humidité et alors, toujours malsains. Le vent d'ouest au contraire est sec et rafraîchissant.»

« La ville est bâtie au pied du promontoire, du côté N. O. sur la baie qui porte son nom. Après

avoir été en grande partie détruite en 1782, elle fut rebâtie avec plus de luxe et considérablement agrandie. De la ville on se rend à l'isthme par une étroite chaussée, protégée par une courtine appuyée de deux bastions, puis par une tranchée, par un chemin couvert et un glacis admirablement travaillé, le tout flanqué par les lignes en retranchements, du Roi « de la Reine » et « du Prince,» autant de travaux exécutés à grands frais, dans le roc vif, et tellement escarpés qu'on peut les considérer comme inacessibles.

Au-dessus de ces retranchements se dressent des batteries à différentes hauteurs en remontant jusqu'au sommet couronné de mortiers et de canons qui commandent entièrement l'isthme au-dessous. Le *Vieux-môle*, à l'ouest de la Grande-Batterie présente également un flanc formidable. La nature a ajouté encore à cette protection (due au génie et aux travaux des hommes, en semant la baie de bancs de cailloux aigus, tout le long du front des fortifications, ce qui empêche les vaisseaux d'un fort tirant d'eau, de s'approcher des murs. » Au *môle-Neuf*, les plus grands vaisseaux de ligne ont un accès et un débarquement facile. Entre le Môle-Neuf et la Baie de *Rocia*, les fortifications sont puissantes et disposées de telle sorte qu'elles se prêtent assistance l'une à l'autre.

« La ville est disposée en amphithéâtre, et vue de la baie elle offre un coup d'œil enchanteur. Elle occupe une superficie d'environ un mille de longueur sur $\frac{1}{4}$ de mille de largeur. Les maisons sont généralement bien construites, partie suivant les principes de l'architecture espagnole, partie suivant ceux de l'architecture anglaise. Les édifices publics sont dignes d'attention et les rues étroites sont bien pavées.»

L'*Alameda* est un magnifique *square* d'esplanade dominant les batteries et tout entouré d'arbres de la plus belle venue. Au-dessus sont disposées des terrasses que le commandant R. Semmes décrit comme suit :

« C'est un labyrinthe d'agaves, de fleurs et d'ar-
« brisseaux parmi lesquels le sentier monte en zig-
« zags sur le flanc de la montagne : les géraniums,
« les jonquilles, la mignonnette et les lis croissent là
« comme des fleurs sauvages. On est seulement sur-
« pris après avoir regardé la surface, en apparence
« aride du rocher, de trouver tant de *douceurs* sur la Terre-Mère.'»

« La population de Gibraltar sans y comprendre la garnison, de 5 à 7,000 hommess, est d'environ 12,000 âmes, et composée d'Anglais, de Français, d'Espagnols, de Portugais, d'Italiens, de Turcs, de Grecs, de Maures, d'Arabes et de Juifs, avec des classes distinctes intermédiaires parmi ces derniers. Gibraltar est en vérité, la ville où l'on voit toutes les variétés de costume et où l'on entend toutes les langues. Toutefois, l'Espagnol est la langue habituelle des classes commerçantes.''

Lorsque plus tard, Voyer fait la description des fortifications, il est aussi minutieux, aussi bien renseigné que quand il peint à grands traits la position géographique du Rocher, la condition de la ville et l'aspect orographique des environs. Il emprunte beaucoup sans doute à divers auteurs, mais un emprunt fait à propos et surtout bien appliqué peut-être l'origine d'une fortune. Qu'il soit compris toutefois que ces notes n'ont été receuillies que pour l'instruction personnelle du jeune soldat. Si elles paraissent avoir quelque mérite, si on les lit avec intérêt, il faudra

bien reconnaître en lui un jugement droit, un esprit d'élite.

* * *

Le Lieutenant-Général Sir W. F. Codrington, Chevalier Commandeur de l'Ordre du Bain, alors Gouverneur de la place, était un type agréable du gentleman anglais, portant de cinquante à cinquante-cinq ans. Le 100ième régiment avait pour commandant le Colonel Baron de Rottenburg, le plus galant et le plus aimable des hommes aimant ses soldats comme un père aime ses enfants. En retour, il était adoré de son régiment. Malheureusement, il ne devait pas tarder à s'en séparer. Dès le 3 février 1861, l'Ordre Général suivant était publié et lu au 100ième, qui en écouta la lecture avec une douleur manifeste et le plus profond abattement.

100e Régiment—R. P. de Galles.

Gibraltar, 3 février 1861.

ORDRES DU RÉGIMENT.

No. 1. Le Colonel Baron de Rottenburg, étant sur le point de s'embarquer pour l'Angleterre, en vertu d'un congé d'absence, le commandement du Régiment sera remis au Major Dunn, le Major Doyen à qui tous rapports, etc., devront, en conséquence, être faits.

No. 2. Le Colonel Baron de Rottenburg, en prenant congé du Régiment, assure les officiers et sous officiers, et les soldats, de l'intérêt profond qu'il prend à leur bonheur futur.

Il n'y avait pas d'organisation dans cette masse

d'hommes qui composaient le Régiment lors de sa formation. Mais il est depuis devenu un corps dont la discipline et l'efficacité peuvent supporter une comparaison favorable avec tout autre Régiment connu ; et il ne peut faire autrement que de reconnaître l'énergie la subordination l'intelligence des hommes qui le composent.

Il regrette profondément de s'en éloigner maintenant ; s'il arrivait qu'il ne les revit pas, il ne peut que leur répéter ce qu'il a dit au Régiment à la Parade, savoir ; que ces hommes seront toujours chers à son cœur, et en les laissant sous le commandement du Major Dunn, il les met sous la charge d'un officier, d'une bravoure distinguée sur le champ de bataille, qui a été sous le commandement du Colonel Baron de Rottenburg depuis la formation du corps, et qui poursuivra le système qui a contribué à élever le Régiment à sa haute position actuelle.

Par ordre

(Signé.)

F. Morris.

Lieut. et Adjudant.

100e Régiment.

Dès le lendemain, le galant Colonel s'embarquait sur un vaisseau de ligne pour se retirer en Angleterre avec une pension de retraite d'un louis sterling par jour. Au moment du départ, lorsqu'il voulut adresser la parole au Régiment, il ne put articuler que ces mots d'une voix chevrotante et noyée de larmes « *God bless you* 100*th Regiment* ! »

*
* *

On fait une fête à peu de frais au régiment, mais aussi que de cœur on met à ses préparatifs, que d'entrain dans la manière de la célébrer. Enfants, une bulle de savon nous plait autant sinon plus qu'une boule d'or, plus tard, un jouet d'un sou nous amuse. Nous passons ensuite au cheval de bois, aux jouets coûteux. C'est que nous avons deviné ou que nous savons déjà le prix de l'argent. Bientôt, on ne connaît plus la valeur des choses que par ce qu'elles coûtent en numéraire. Combien qui trouveront mauvais le cigare que vous leur offrez s'il vous échappe de leur dire qu'il ne vaut que deux centins, qui le trouveraient excellent si vous leur eussiez dit qu'il en coûtait dix? Vous apprenez que le gouverneur a donné un bal qui a coûté cinq cents louis. Cinq cents louis! oh sapristi qu'on a dû s'y amuser. Malheureusement pour le soldat il ne peut faire une fête qu'avec de l'argent, et comme il en gagne peu, elles sont fort espacées, fort clair semées dans l'année. Pourtant, il ne lui faut pas grand chose. Avec quelques louis seulement, il enfantera des merveilles. Qu'on en juge, par la célébration de la fête de Noël en 1861, au camp de Gibraltar, que nous raconte Voyer.

Noël, 1861.—Quel beau soleil! quel ciel pur! l'air est doux comme au mois de juin au Canada, mais est ce bien la peine d'attirer votre attention sur ce spectacle qui pourra se renouveler demain, lorsque je puis faire admirer les préparatifs de notre fête de Noël—le jour de l'an des anglais—et par conséquent celui du soldat de l'armée anglaise. L'intérieur de

notre caserne ost entièrement garni de feuillage. Aux quatre coins sont autant d'orangers couverts, partie de fleurs partie de fruits encore verts et partie de fruits mûrs, qui exhalent la plus délicieuse odeur. Çà et là pendent des ceps de vigne chargés de lourdes grappes de raisins verts. Au centre de la pièce est suspendue une couronne en papier dorée, surmontée du plumet du Prince de Galles, le patron de notre régiment. Au-dessous brillent, les lettres Royales V. R. Trois chandeliers sont également suspendus en forme de triangle autour de la Couronne. Ils sont faits de trois cercles de fer que des mains habiles ont dissimulés sous des papiers de diverses nuances auxquels se mêle une fine verdure artistement tressée : 18 bayonnettes attachées au bas de ces cercles de rebut rehaussent de leurs reflets et de leurs facettes cristallines, la splendeur des lustres éblouissants. Pas moins de douze lanternes chinoises se balancent au plafond, semblables à des satellites de ces trois astres Nous avons cinq pavillons de deux pieds et demi sur deux portant chacun sa devise. L'un orne le mur de droite avec ces mots « *A Merry Christmas* » un autre, en face, nous souhaite « *A happy new year* » Celui-ci c'est notre pavillon à nous Canadiens, c'est toute notre patrie, nos familles, nos amis que nous retrouvons dans ces mots « A happy new year » que je traduis malgré moi, avec les larmes aux yeux, par « *Je vous la souhaite !* « Aussi, avons-nous orné cette inscription de deux branches de feuilles d'érable avec un castor en dessous ; tandis que l'autre inscription est entourée de fleurs de chardon, de feuilles de trèfle et de deux roses, emblêmes de la Grande-Bretagne. Nos lits sont disposés en sofas autour de la table. L'heure du dîner étant sonnée, on allume le gaz

et les bougies qui éclairent le plus somptueux des banquets. Songez que le dîner du soldat se compose aujourd'hui, de deux plats de bœuf, l'un rôti, l'autre bouilli, de mouton rôti, de mouton bouilli, avec accompagnement de choux et de carottes, de lard rôti, et pour dessert d'un pudding monstre au raisin. A l'article « *Vins et liqueurs* » figurent 10 gallons de *porter*, à 30 cts. le gallon, et 20 gallons de cherry (Xérès) à 50 cts. le gallon.

" Allons vaillants soldats anglais, soyons dignes de nos pères, ne reculons pas plus devant la fourchette qu'ils reculaient eux devant la bayonnette. Autres temps, autres mœurs ! ils embrochaient de la chair crue, nous, nous embrochons de la chair cuite. Ils sabraient leurs ennemis à grands coups, nous, nous sablerons également à grands coups ce vin et ce porter."

" Enflammés par ce discours, nos soldats ne se contentent plus d'embrocher et de dévorer l'ennemi qu'ils ont couché à *plat*, ils l'avalent tout rond. Et des flots de vin et de porter emportent tout cela dans l'abime de l'estomac.

" Rire à part, nulle caserne n'était aussi bien décorée que la nôtre et le Colonel nous en a fait compliment.

" Durant la veillée, nous nous réunîmes une dizaine de canadiens pour deviser du pays, de la famille, rappeler les doux souvenirs du foyer, nos fêtes et nos coutumes si touchantes. Le cœur se navre à ces évocations d'images délicieuses et tristes à la fois, mais l'âme s'élève par la grandeur du sacrifice et par la conscience du devoir compris et accompli. La soirée se termina par la chanson " *O Canada, mon pays, mes amours,* " mots que fran

çais, anglais et irlandais, nous prononcions avec un accent différent mais tous avec le même cœur."

Je lis—dans « *de Québec à Mexico* » par M. Faucher de Saint-Maurice, un autre jeune canadien, qui se trouve loin de la patrie, sous le drapeau de la France, à cette même époque du jour de l'an, la page suivante :

« S'il est un moment de l'année où l'on se sent « plus mélancolique que d'habitude, où l'image si « gaie et si tranquille de la famille s'en revient vol- « tiger sous la laine blanche de notre burnous et « nous apporter une émanation de nos joyeuses heu- « res d'enfance, c'est *un jour de l'an* passé en route. « En vain, notre service nous appelle de la tête à la « queue de la colonne, pendant que d'une oreille « distraite, nous écoutons le rapport du sous-officier de « semaine, que nous parcourons la liste des puni- « tions ou que nous arrêtons l'ordre du jour du len- « demain, la grande voix du bonheur envolé est là, « qui murmure doucement ses naïves paroles d'a- « mour et de tendresse.

« Sous l'influence de cette sainte vision, plus d'un « vieux sabreur, plus d'un grognard, se prend à « comparer la triste réalité à cette vie qu'insouciant « enfant, il n'entrevoyait qu'à travers les yeux ai- « mants et affectueux de sa mère. Son front hâlé de- « vient tout à coup soucieux et rêveur et si la poudre « et le salpêtre n'ont pas pénétré trop avant dans « cette âme rude mais bonne, son cœur s'agenouille « encore pour demander une bénédiction à ce souve- « nir d'une félicité morte pour longtemps.»

« Cette douce image de la vie de famille que le « soldat aime à se retracer pendant ses longues heu- « res de faction, qui réchauffe encore le cœur de l'offi-

« cier, lorsqu'il se sent ennuyé par la monotonie de « son service et de la vie qu'il mène ne saurait ja- « mais s'effacer.»

Pendant le séjour de Voyer à Gibraltar, cette ville avait l'allure d'une auberge de grande route, où les voyageurs de toute race, de toute classe, mettaient pied à terre. On y arrive de tous les points à la fois, les uns avec le bâton du pélerin, à la main, les autres, le sac et la giberne au dos. On voit passer des princes, des rois, des reines, des impératrices, des soldats de l'intervention française, qui vont protéger Maximilien au Mexique et des soldats de Garibaldi. Après avoir fait œuvre de bandits, ces derniers ont honte d'eux-mêmes et s'en retournent, qui en Angleterre, qui en Ecosse avec une profonde amertume dans l'âme. Un jour, le capitaine Semmes, vient échouer sur ces côtes le vaillant *Sumter*, aigle épuisé, fatigué, tombé aux pieds de ce rocher fameux, qui se défend cependant encore et montre des serres formidables à ses innombrables ennemis vingt fois vaincus, vingt fois écharpés par lui : un autre jour, c'est la jeune impératrice d'Autriche, qui après avoir été cherché le rétablissement de sa santé aux Açores, s'arrête à Gibraltar pour baiser les mains de l'Evêque et recevoir sa bénédiction. Que vient chercher cette colombe dans ce nid d'aigle ? Une branche d'oranger ou de laurier en fleurs pour s'y reposer un instant. Demain, elle s'envolera vers Trieste où l'attend son époux.

A propos des soldats de Garibaldi, voici un vrai morceau d'histoire vraie. « 27 déc. (jeudi.) Le steamer *Melazzo* ayant à bord deux cent trente hommes de Garibaldi est entré en rade ce matin. Ils appartenaient à la *British Legion* et au reçu de leur décharge

à Naples ils se sont embarqués pour l'Angleterre. Leur habillement se compose d'une blouse de flanelle rouge avec des parements verts, leur casquette, de forme française, est rouge, avec une bande verte et un petit galon blanc. Ils portent un pantalon gris, large du haut, étroit du bas, et des guêtres drabes. Leurs boutons sont ornés d'une croix de Saint Georges—avec la devise « *Honi soit qui mal y pense.* » c'est un costume très coquet. »

« A les entendre, ils ont eu beaucoup à souffrir dans leur traversée de Naples à Gibraltar. Ils n'ont eu que du biscuit et du coco pour toute nourriture. On ne leur a donné que cinq matelots pour faire la manœuvre jusqu'en Angleterre. Ils disent pis que pendre de Garibaldi et de ses satellites. Ils étaient obligés de piller les habitants pour vivre. Tout le monde fuyait à leur approche. Des meurtres aussi lâches qu'inexcusables ont été commis sous leurs yeux. »

« Deux de ces garibaldiens ont partagé mon lit hier soir. L'un d'eux m'a raconté, qu'étant dans les environs de Naples, il reçut un exemplaire de l'*Illustrated London News*, dans lequel on représentait comme une grande bataille, à grands renforts de gravures, une petite escarmouche à laquelle il avait lui-même pris part. En réalité, affirmait-il, c'est à peine s'il y eût trois ou quatre morts et dix à douze blessés des deux côtés.»

Et voilà comment on écrit l'histoire :

« 10 janvier 1851.—Voici une date heureuse pour moi : le Capt. Richard Charles Price nous arrive du Canada. Je vois en lui un ami autant qu'un protecteur. Son affabilité, sa douceur, et surtout sa délicatesse de sentiments effacent la distance qui

existe de lui à nous. Si nous le rencontrons, il nous tend le premier la main, et nous le savons bien, son cœur nous est ouvert comme sa main. Il est le frère de l'Hon. Price, du Saguenay, M. P. P.»

* *
*

Hélas! nous passons incessamment du plaisir à la peine, de la joie à la douleur, d'une fête à un deuil· nous ne l'avons que trop éprouvé, nous qui avons pleuré sur la tombe de ce pauvre Voyer et qui cinq semaines auparavant tenions son dernier enfant sur les fonds baptismaux.

En date du 23 mars, je trouve dans son journal. « Nous apprenons aujourd'hui la mort de la Duchesse de Kent, la mère de notre bien aimée Souveraine, survenue au Château de Fraghmore, le 16 de ce mois. C'est un deuil pour toute l'armée, et plus particulièrement pour ceux d'entre-nous, qui ont eu l'avantage d'approcher de près la famille Royale, à Cowes, l'été dernier, et qui ont été témoins de l'affection et des attentions dont on entourait la vénérable aïeule.»

N'est-ce pas Alexandre Dumas qui a écrit. « Placez un enfant et un vieillard sur le bord de la mer et demandez-leur ce que disent les flots : l'un vous répondra « ils chantent » et l'autre, « ils pleurent.»

Mais en réalité les flots chantent et pleurent tour à tour, pour chacun de nous, enfants, hommes en force ou vieillards,—suivant que leur voix jette à la rive un chant joyeux ou une plainte.—Ne sont-ce pas les mêmes flots qui apportaient hier l'écho de la douleur de l'Angleterre pleurant sur la tombe de la duchesse de Kent, et qui retentissent aujourd'hui de fanfares joyeuses et d'hymnes d'allégresse.

D'où vient donc cette réjouissance ? Il y a là bas, en rade, une poupe dorée avec des voiles de pourpre, un véritable oiseau du paradis posé sur les eaux, portant une jeune femme, charmante et belle, *Marie-Isabelle Eugénie*, Impératrice d'Autriche, qui revient de Madère où elle est allé rafraîchir son front fatigué du diadême en se couronnant de pampres embaumés et reposer son bras du poids si lourd du sceptre en cueillant les fleurs des champs. Partie de Trieste, soucieuse et malade elle y retourne rétablie et l'âme gaie.

Voyer à le plaisir d'être choisi pour lui servir d'Ordonnance

Dès que le vaisseau aborde au môle-neuf, l'Impératrice sortit d'un petit salon près de la dunette, suivie de deux dames d'honneur et d'un vieux chien jaune du Mont-Saint-Bernard. Elle s'assit sur un siège grossier et se mit à jouer avec un petit chien *tarrier*. A 10½ a. m. le Gouverneur suivi de Son Etat Major vint rendre ses hommages à la jeune Souveraine. Il fut suivi de l'Evêque Catholique revêtu de ses habits sacerdotaux, qui fut reçu et présenté par l'Intendant de Sa Majesté. L'Impératrice s'étant levée de son siége baisa les mains de l'Evêque qui lui donna sa bénédiction. Dans l'après-midi, elle se rendit au *Couvent*, résidence du Gouverneur où elle prit le goûter. De là, elle poursuivit jusqu'à l'église, splendidement décorée et illuminée. En y entrant. elle fut condnite au sanctuaire—et un *Te Deum* fut chanté.

« Agenouillée du côté de l'épitre, S. M. parut prier avec une grande ferveur. Du point où je me trouvais, je pus l'observer tout à mon aise. Elle doit être âgée d'environ 22 ou 23 ans ; sa douce physionomie,

son air gracieux lui gagnent les cœurs de prime abord ; son teint est un peu mat et ses joues caves, sa bouche est petite et ses lèvres merveilles comme une rose fraîchement éclose ; elle a le nez un peu retroussé et des yeux et des cheveux d'un noir d'ébène. Grande de taille, de mine élégante, sa toilette se compose d'une robe de soie noire avec ample crinoline, d'un châle carreauté brun et noir, d'un petit chapeau rond également noir avec plume et voile vert. Dans sa main gantée de brun elle tient un parasol de soie brune. »

« Vers 5½ heures, le même jour, un salut Royal était tiré du « Saluting Battery » pour répondre à celui de la frégate à vapeur *Bartholomeo Dias* qui a à son bord l'*Infant Don Louis*, frère du Roi de Portugal, duc d'Oporto et Grand Amiral du Royaume.

24 mai. « La célébration de la fête de la Reine est remise au 10 juillet, à cause de la mort récente de la Duchesse de Kent. J'aurais eu du reste le cœur peu disposé à la célébrer, car le Capitaine Price dont nous avons accueilli l'arrivée avec tant de plaisir est mort ce matin de consomption. Il est regretté de sa compagnie comme un père de ses enfants. Il a quitté la vie avec une grande résignation. J'ai pu assister à ses derniers moments. »

9 Juin. « La *Saluting Battery* » salue l'ambassadeur de Perse *Mirza D. Jafer Khan* retournant de Londres en Perse sur le steamer l'*Indus.* »

14 juin.—Passent cinq Cypayes des Indes devant les casemates. Ce sont des hommes de haute taille, au teint basané, avec barbe et cheveux noirs comme l'ébène. Leurs dents sont blanches et brillantes. Leur uniforme se compose d'une écharpe en soie, ouvragée, disposée en châle autour de leur buste,— leur coiffure est de soie bleu ciel, leurs pantalons

blancs ont la forme des nôtres mais sont très étroits. Ils portaient des oiseaux d'un très beau plumage. Ils ont conversé avec des soldats de l'artillerie qui ont vécu aux Indes.

27 juin.—« Arrivent le prince Napoléon, la princesse Clothilde et leur suite sur le Yacht, le « *Jérôme Bonaparte.* » Ils ont visité l'Algérie et les Iles Minorque et sont en route pour les Etats-Unis. »

10 juillet.—« Fête de la Reine reprise et célébrée par la garnison et la population espagnole avec le plus grand enthousiasme. Le major Dunn promu colonel en remplacement du regretté de Rottenburg commande la manœuvre pour la première fois.

« Au moment de l'inspection de la ligne le canon sonna midi. 6 canons répondirent du *Sky Battery* (la batterie la plus élevée). On eût dit la foudre du ciel répondant à celle de la terre. Toutes les galeries continuent le feu. Le tonnerre prisonnier dans le roc semble faire un effort de géant pour rompre la masse qui pèse sur lui. Flamme et fumée jaillissent du rocher comme d'un cratère percé en écumoire. Au troisième coup tiré de la *Sky Battery*, on vit la fumée s'arrondir en couronne et s'élever au dessus du promontoire. Un cri involontaire s'échappe alors de toutes les bouches. *Long life to Victoria !*

« 23 juillet.—Il y a deux ans aujourd'hui que je suis soldat. Nous avons fait une marche de trois milles pour nous rendre au *North Front*, où j'écris ces notes sur l'affût d'un canon.

« L'effet que produit sur moi la marche me charme de plus en plus. C'est ce pas militaire qui d'abord a gagné mon cœur au service, de même que celui de beaucoup de jeunes soldats. Il me fait songer des hauts faits d'armes dont parle l'histoire. Dès que

nous nous mettons en marche, je m'imagine aller à la rencontre de l'ennemi : je serre nerveusement mon fusil dans mes mains, je fronce involontairement les sourcils, je sens le sang qui me monte aux joues, mes artères battent, des idées de gloire passent comme des éclairs dans mon cerveau ; je crois voir l'ennemi en face ; la bataille commence, le feu s'anime—la mort passe à travers un nuage de fumée, qu'elle dissipe d'un grand coup d'aile, laissant après elle, aux uns le soleil de la victoire, aux autres les ombres de la défaite. Croyez que dans mon cœur, pour mon pays, pour ma famille, pour moi-même, je suis du côté des vainqueurs. Ce rêve me revient tous les jours, produit par le son de la musique, la régularité de la marche qui n'est qu'un *tramp*, *tramp*, *tramp* continu. »

« 26 juillet.—Je suis allé visiter une frégate égyptienne (à hélice et à aubes) qui prend du charbon au *môle-neuf*, que j'ai trouvé couvert de curieux. Cette frégate, de construction anglaise, est entièrement peinte en blanc, sauf le pont qui est d'un rouge brun foncé. Le nom du bâtiment est tracé sur les deux boîtes des roues en caractères égyptiens avec un soleil doré en dessous. Les cabines, sans être meublées avec luxe sont néanmoins très confortables. Les officiers se promenaient sur le pont. Ils paraissaient être très jeunes, à l'exception du capitaine, d'un âge assez avancé. Ils fumaient dans des pipes, dont le fourneau mobile tourne en tous sens. A chaque minute ils regardaient à leurs montres, probablement pour nous les faire admirer, ou bien tirant leur porte-monnaie, ils comptaient leur argent devant nous. Leur uniforme se compose d'une longue jaquette, avec une ceinture rouge ornée de perles et

d'or : leur fez (ca quette) en velours de soie est orné d'un gland qui pend en arrière et leur revient souvent sur le nez lorsqu'ils remuent vivement la tête : leurs pantalons blancs sont excessivement larges, leurs bottes courtes. Ils ont le teint bronzé, la bouche saillante, des dents d'ivoire.

« Août 12.—Le Gouverneur Codrington s'embarque aujourd'hui pour Constantinople, où il va féliciter *Abdul-Aziz* sur son ascension au trône de Turquie.» C'est le même Abdul-Aziz auquel on vient d'arracher le sceptre, et qui s'est étranglé dans sa prison.

« Août 20.—Plusieurs vaisseaux Russes en rade. Les marins sont de petite stature mais robustes. Leur tête est un peu aplatie ; ils ont les yeux noirs et vifs. Leur uniforme ressemble à celui des marins anglais, sauf la calotte qui est blanche et à peu près de la même forme que celles de nos cuisiniers, entourée d'une bande noire sur laquelle est inscrit le nom du vaisseau. Ils sont d'apparence malpropre.

Août 31.—En garde à « *la tour du diable* » qui tire son nom d'une tour bâtie sur une saillie du Rocher, qui a dû servir de phare, et qui d'après la légende a été construite dans une seule nuit sans qu'on ait jamais su par quel architecte et partant de là, architecte et maçons ne pouvaient être que le diable.

Septembre 12.—Visite d'officiers du génie français venant de Madagascar où ils ont travaillé aux fortifications. Ils rapportent que des travaux considérables s'exécutent dans l'île. En revenant, ils ont touché à Sainte-Hélène et visité le tombeau du Grand Homme, qui est bien conservé. Trois ingénieurs français y sont occupés à réparer Longwood. Ils emportent un morceau de la maison et une petite branche sèche d'un chêne planté par le vainqueur du monde. Relique précieuse, magie de la gloire.»

*
* *

« Rien de plus curieux à observer que les manœuvres des contrebandiers sur le terrain neutre—mesurant ¾ de mille en longueur et environ 1000 verges en largeur. Hommes, femmes, enfants et chiens sont également bien dressés à l'art de tromper et d'esquiver les sentinelles. C'est de nuit que se fait ordinairement la contrebande. Bêtes et gens s'avancent en tapinois, guettant l'occasion favorable pour passer la ligne défendue et protégée contre la fraude. On les voit se glisser dans l'herbe, se blottir dans des trous, s'effacer avec un art admirable.

Mais tiens ! voilà de gros nuages qui passent sur le disque de la lune : c'est le bon moment. De tous côtés surgissent des formes noires, qui vont, qui courent, qui *volent*. Le nuage est passé—et tout aussitôt les ombres disparaissent. Sur le nombre, et quelquefois les contrebandiers de tous sexes, de toutes espèces se comptent par centaines—à peine dix ou douze font leur trouée durant la nuit Ils recommencent toutefois le lendemain—jusqu au succès, ou jusqu'à ce qu'ils soient pincés. C'est que les bénéfices sont énormes et compensent amplement les fatigues et l s peines.

Le tabac, et surtout les cigares sont le principal article de contrebande à Gibraltar.

Oct. 19. Je viens de voir passer un enterrement espagnol. On ne saurait s'imaginer le luxe que ce peuple mendiant déploie pour ses morts. Le cercueil était doré. Devant le corps marchait un prêtre ; parents et amis suivaient. Tout le monde est habillé de drap noir. Après la suite venaient une vingtaine de carosses vides. Autrefois, le Roi de France, en-

voyait ainsi aux enterrements d'hommes considérables, un de ses carosses vide. Pourquoi ? Le saura-t-on jamais ?

Nov. 28. Tâche pénible à remplir. Un de mes compatriotes, un canadien français du nom de B..... a été condamné à recevoir cinquante coups de fouet, et j'ai la charge de l'escorte qui le conduit au lieu du châtiment, au *King's Bastion.* Dès 6 heures du matin, tous les régiments sont rendus sur la place, Deux *tambours* dépouillent le malheureux B..... de ses habits, sauf son pantalon, et l'attachent solidement à une espèce d'échelle triangulaire, inclinée à 45 dégrés.Un frémissement involontaire me saisit en voyant ce corps nu que le fouet allait mettre en lambeaux.

Il me semble encore voir le *tambour*, sanglant le premier coup. Pas un muscle de B..... ne tressaille. Les coups se succèdent, le sang ruisselle.B..... ne profère pas une plainte. Seulement, il dit d'une voix ferme « *ne frappez pas sur le côté.* »

« Mon chien « Major » et celui du Régiment poussaient des hurlements lugubres. Et le tambour fouettait toujours à tour de bras, sans s'émouvoir du sang et des chairs pantelantes qu'il lacérait sans pitié. Les cinquante coups donnés et comptés, le Colonel dit « *This man is a disgrace to the Regiment.* » Le médecin s'avançant de quelques pas donna ses ordres d'un air de dédain. « *Take him to the prison.* »

Nous allons reconduire le malheureux jusqu'à la prison de Windmill, dont le géôlier me signa un certificat attestant qu'il avait *reçu le corps* de F. X. B... de même que si ce dernier eût été mort. « C'est une tache pour nous canadiens-français que nous essaierons de laver par un redoublement d'attention,

d'étude et de travail. Car, après tout, il nous faut bien accepter la solidarité dans la honte comme dans le mérite. Dieu merci ! nous avons de quoi surgir de là, et dans le cœur et dans l'âme. Mais en définitive, c'est triste, bien triste ! »

20 décembre 1861.—Les pavillons sont à mi-mât, le canon se fait entendre à de longs intervalles, 42 coups sont tirés : la douleur est peinte sur toutes les figures, la fumée du canon mêlée aux nuages pèse comme un voile de deuil sur le Rocher. Le Prince Albert, l'époux de la Reine Victoria est mort.

La nouvelle de sa mort ne nous est venue qu'hier, mais il a succombé le 15 à une attaque des fièvres typhoïdes. Pauvre malheureuse Reine ! les cendres de sa mère bien aimée sont à peine refroidies, et voilà que la mort frappe à ses côtés le compagnon intime de sa vie, son conseiller, son époux dévoué et pour ainsi dire le cœur de son cœur. Il semble que les douleurs des grands sont plus vives et plus persistantes que celles du commun des hommes. Peut-être est ce une erreur ! peut-être que les voyant immortaliser leurs tombeaux par des monuments, nous attribuons à leurs regrets une durabilité qui n'existe que dans nos impressions ?

* * *

1872, 1er janvier.—Dès la pointe du jour, tous les canadiens de ma compagnie se sont réunis dans une chambre séparée pour boire à la santé des parents et des amis du pays que nous avons quittés il y a déjà si longtemps. Les *happy new year* se croisent de tous côtés d'une bouche à l'autre. Le soleil est aussi brillant qu'aux beaux jours d'été au Canada. Nous avons

eu la parade sur *l'Alameda*. Comme nous sortions des casernes, grâce à une attention délicate du colonel, le corps de musique du Régiment joua deux airs nationaux « *Vive la canadienne*, et *A la claire fontaine.* » C'est la première fois que je les entends depuis que j'ai quitté Québec. Le souvenir de la patrie nous revient d'autant plus vif, qu'il est rumeur d'une guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, et que nous devons être dirigés sur le Canada. Fasse le Ciel que cette nouvelle se confirme.

9 janvier.—L'affaire du *Trent* qui semblait porter la guerre dans ses flancs s'est arrangée à l'amiable entre l'Angleterre et les Etats. Nous rentrons aux casernes, l'oreille basse, comme des chiens battus.

20 février.—J'ai mes galons de caporal que nous avons mouillés par d'autres gallons.

16 avril.—Ce matin, je me suis rendu à la cathédrale catholique, où la messe fut chantée par un prêtre Grec, le Père *Anastasius*, envoyé par le Patriarche de Jérusalem pour obtenir des secours en faveur des chrétiens de Syrie.

« Le Père Anastasius est un homme de haute taille très robuste, au teint olivâtre et portant moustache. L'église était remplie de curieux. Il commence la messe par le lavabo, puis découvrant le calice, il le présente au peuple en le bénissant. Il encense l'autel, le peuple et les prêtres dans le sanctuaire. Suit une interminable série d'oraisons qu'il récite d'une voix de stentor. Au *Sanctus*, il élève la patène et l'agite fortement tout le temps de la sonnerie de la clochette. A l'élévation, il présente l'hostie (qui est de forme carrée) au peuple. Après quoi, il descend et remonte trois fois les marches de l'autel, en se prosternant à chaque fois durant deux minutes. Il

baise trois fois les bords du calice. Il récite le *Pater*, le visage tourné du côté de l'épître, et bénit le peuple à trois reprises différentes. A la *Communion*, il tient l'hostie au-dessus de l'encensoir qui brûle sur l'autel. Quant vint la *Bénédiction*, on aurait dit qu'il voulait nous faire monter au ciel tout droit : il n'en finissait plus avec ses signes de croix et ses coups d'encensoir.

« Je ne saurais dire si la messe a été chantée en latin ou en grec. De la distance ou j'étais je n'ai pu distinguer que les mots « *Alleluia*, *Maria*, *Hosanna* » qu'il prononçait d'une voix de tonnerre.

* * *

Est-ce la peine de passer deux années en Espagne si l'on n'assiste au moins une fois à des combats de taureaux ? c'était à San-Roque, petite ville bâtie en face d'Algésiras, à quatre lieues de Gibraltar qu'avait lieu la fête nationale des Espagnols, le 13 juillet 1862. Voyer s'y rendit par mer avec un ami. Et voici comment il raconte les incidents de cette petite excursion :

« Nous partons en chaloupe, mon ami et moi ; divers groupes de militaires viennent se joindre à nous. Prix du passage d'ici à *San Roque*, dix centins.

« Nous croyions aller à *San Roque* tout droit, mais on nous débarque à un mille en deça, à un endroit appelé « *la Puenta.* » Personne ne regimbe, quoiqu'il y ait déception pour tous. Quelqu'un d'entre nous eût-il eu le courage de dire un premier mot, tous les autres l'eussent appuyé, mais nul ne reclamant, nous fîmes contre mauvaise fortune bon cœur.

Qu'avais je à me plaindre, moi, qui étais le plus alerte et le plus jeune ?

« Le soleil est brulant, l'atmosphère nous pèse sur le dos comme une chappe de plomb, nous nous traînons les pieds dans les sables. Ouf ! il faut s'abriter, respirer quelque part. Nous entrons dans une petite auberge, à environ un quart de mille de la ville, et nous demandons à dîner, en *anglais* bien entendu. La patronne de l'établissement, qui est espagnole de mère en fille depuis des siècles, ne sait pas un mot d'anglais. Par bonheur, je m'avise de parler français, et tout aussitôt une gentille brunette accourt en nous disant joyeusement. « Je suis à vous messieurs » Depuis mon départ du Canada, aucune femme ne m'avait parlé français. Aussi fus-je enchanté, d'entendre une voix jeune, au timbre argentin, me rappeler le langage de ma mère et de mes sœurs.

En un tour de main elle nous servit un dîner dont le menu se composait de poulets, de jambon, et de fromage, arrosés d'un vin d'Andalousie, d'un goût exquis, le meilleur vin que j'aie jamais goûté. Après le dîner, nous nous rendîmes au cirque, pour assister à ces fameux combats de taureaux célèbres par le monde entier. Le cirque est un édifice immense, bâti en amphithéâtre, pouvant contenir de quinze à vingt mille spectateurs.

Nous avons pris nos places, et nos yeux plongent sur l'arène sablée et parfaitement ratissée. En ce moment six chevaux attelés deux par deux, en font le tour, hennissant sous les coups d'éperon que leurs infligent leurs cavaliers. Ce sont les chevaux de corvée grossière, ceux qui devront enlever les cadavres d'hommes, de bœufs et de chevaux, à l'issue du combat. Ils sont salués par les huées de la foule.

Chaque spectateur est muni d'un bâton, sauf les femmes bien entendu. Avec ce bâton, et les femmes avec leur talon, on demande le spectacle en frappant trois coups : puis il y a une pause de quelques secondes, après laquelle recommence le même tintamarre, jusqu'à ce que les *toreadores* fassent leur apparition.

En voilà trois de ces toreadores, en costume espagnol, armés de lances, et montés sur des chevaux étiques, maigres, chancelants qui rappellent *Rossinante*. Ils font le tour de l'arène. Deux hommes armés d'une espèce de dard ou de flèche, empennée de fleurs, bondissent presqu'en même temps pardessus le mur d'enceinte. Ce sont les *piccadores*. On n'attend plus que l'acteur principal de ce drame sanglant, *le taureau*, et le voici ! car le maire vient de donner le signal d'ouvrir sa loge.

Prisonnier depuis plusieurs jours, condamné à un jeûne forcé, dans une loge étroite et obscure, il s'élance en bondissant dès qu'il voit la porte s'ouvrir. Mais ébloui par la lumière qui frappe soudainement sa vue, il s'arrête bientôt pour y mieux voir, pour s'orienter. Au lieu de vertes prairies, de gras pâturages, dont il a rêvé dans son long jeûne, il n'aperçoit qu'une arène de sable et une masse grouillante de têtes d'hommes qui semblent se moquer de ses souffrances et de sa déception.

Que le cavalier qui se trouve alors à sa portée soit attentif, car c'est sur lui que va se passer sa rage. Pour attentif, croyez bien qu'il l'est, car les toreadores sont formés de longue main au métier.

Je vois encore ce taureau, la tête haute, l'œil enflammé, le col renversé sur ses fortes épaules, tout le corps portant sur ses jambes de devant, humant

l'air, semblant chercher une idée et ne trouvant que la colère, la rage. Il s'élance sur le premier cavalier qu'il aperçoit, celui-ci l'esquive prestement et lui enfonce son épée au défant de l'épaule. Le taureau recule, pour mieux se rendre compte de sa position, et d'assaillant qu'il était se sentant assailli, il ne garde plus de ménagements. Aveuglé de fureur, il se précipite sur tout ce qu'il voit, tout ce qu'on lui tend tout ce qu'on lui jette, hommes, chevaux, armes, voiles ou pavillons. S'il s'arrête, l'aiguillon du piccador qui pénètre dans ses flancs ou sur le cou lui rend promptement sa fureur première. Il donne ainsi tête baissé, sur la clôture d'enceinte, sur les piccadores, les velaria qui lui échappent en sautant par-dessus la clôture d'enceinte. Pendant ce temps, les cavaliers de sang froid opèrent des manœuvres savantes autour de lui.

Cependant un piccador s'avance au devant du taureau et avec une agilité qui lui vaut des applaudissement de toute la foule, il lui fixe aux deux côtés du cou deux petites lances empennées de fleurs. L'animal rugit de fureur, il bondit, il court, et plus il se débat plus les flèches s'enfoncent ; son sang coule à flots. Et le peuple applaudit. Son enthousiasme redouble lorsqu'il voit le taureau s'élancer sur un cavalier, le renverser, puis se reculant de quelques pas, se ruer avec une fureur nouvelle sur le cheval étendu sur l'arène, lui plonger ses longues cornes dans le ventre et le lancer à une hauteur de quatre ou cinq pieds. On n'entend que le cri «bravo toro ! bravo toro !

En ce moment les trompettes sonnent le glas de mort de l'animal. les spectateurs en ont assez de celui-là, dont la fureur du reste va bientôt s'épuiser

avec le sang qu'il perd par ses nombreuses et profondes blessures. Un homme à pied s'élance dans l'arène portant sur un bras un pavillon pour dissimuler sous ce voile ses fugues ou ses attaques. Il tient une épée de la main droite. Il attend hardiment le taureau qui se précipite sur lui, mais l'esquivant avec une prestesse admirable il lui plonge son épée dans le cou. L'animal s'arrête la langue pendante et blanche, il tousse et des gorgées de sang lui sortent de la bouche. Sur un signe du maire, un homme vêtu de noir vient achever le taureau en lui plongeant un long couteau dans la région du cœur. L'animal tombe pour ne plus se relever et six chevaux de trait emportent les cadavres du taureau et du cheval éventré.

Un autre taureau apparaît dans l'arène, flaire le sang des victimes, puis le spectacle recommence au grand plaisir de cette foule avide de sang.

Comme j'en avais assez et de reste du premier, j'essayai de sortir avec mon compagnon mais je trouvai toutes les portes fermées. Ce que voyant, nous nous mîmes à une fenêtre d'où nous dominions une masse grouillante de gueux, de femmes et d'enfants déguenillés. J'avais sur moi un chelin en sous et je m'amusai à les leur jeter. Par malheur, j'en lançai un à quelques pas d'une table de rafraîchissements tenue par une vieille femme. La foule des gamins et des mendiantes se rua de ce côté et renversa la table et tout ce qu'elle portait. Alors les tessons de bouteilles, les oranges écrasées, les pierres de pleuvoir sur nous. C'était un moyen de détourner la colère de la vieille de notre côté.

Les portes se rouvrirent à 6 heures : je louai un

âne pour me rendre à *la Puenta* où nous arrivâmes à 7 heures. Tout le long de la route, je ne rencontrai que des mendiants infirmes, sales et dégoûtants, stationnés à égale distance les uns des autres, à peu près comme les poteaux de télégraphe sur les routes du Canada.

*
* *

23 juillet. Il y a trois ans aujourd'hui que je suis soldat, et me voilà rendu à l'âge d'homme, à 22 ans. Je fais un retour sur moi-même. Sans avoir accompli des merveilles, j'ai du moins choisi et poursuivi une carrière honorable, qui me sera de bénéfice, un jour ou l'autre. Les jeunes gens de mon temps, au pays, sont entrés dans des professions, dans le commerce, dans l'industrie, pour moi, coupant court aux chemins tracés, je me suis risqué dans une voie nouvelle. Ai-je lieu de m'en plaindre ? Non. Car, durant ces trois dernières années, j'ai acquis, presque sans efforts, par occasion ou position, une foule de connaissances solides et pratiques qui me seront d'un grand avantage plus tard : d'abord, le métier de soldat, en second lieu la langue anglaise, en troisième lieu des renseignements historiques sur l'Angleterre, l'Ecosse, l'Espagne, l'Egypte, la Barbarie, etc., que je n'aurais pu recueillir ailleurs. J'ai traversé plusieurs mers, vécu au milieu d'une grande diversité de peuples, connu leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes : j'ai vu de près des Reines, des Rois, des Impératrices, des Chefs de toute nation, de toute tribu, des Princes, des Gouverneurs, des Amiraux, des Généraux, des Ambassadeurs et qui sais-je encore de toutes ces cohortes

brillantes qui papillonnent dans l'éclat de la gloire humaine, et que du Canada, nous n'apercevons jamais.

Somme toute, je suis content de mon sort, d'autant plus content que lorsque je me consulte, que je rentre en moi-même, j'entends la voix du devoir et de l'honneur qui me dit : « *Tu as bien fait.* » Jusqu'ici,il ne m'a manqué que la chance d'une guerre, où j'aurais pu compter me distinguer. Par sentiment d'humanité je ne m'en plains pas, mais du moment qu'elle aurait eu lieu par force majeure, je me serais réjoui de pouvoir trouver l'occasion de prendre avec mon régiment part de mérite et de gloire ; et cela, un peu pour moi sans doute, mais toujours et beaucoup plus, pour ma famille et mon pays.

24 juillet.—Il faisait chaud au lit ce matin. Les *maringouins* et les punaises me lardaient de piqûres. De bonne heure, je me rendis au marché—personne. Mais dix minutes après, il y avait cohue, de toutes nations, de tous costumes, de tout sexe. Parmi la masse des Espagnols, revêtus d'habits couleur sombre et d'apparence chétive, généralement petits de taille on distinguait l'Arabe de taille gigantesque fièrement drapé dans son burnous blanc, le Juif cauteleux et rapace à bec de corbin, l'Andalouse au teint bruni, à la prunelle assassine retranchée derrière son éventail et la mendiante amaigrie, pâle, à peine couverte de loques qui vous tend piteusement la main, mais c'est vers les étaux que se porte toute mon attention. Impossible d'imaginer pareille variété de fruits, de légumes et de fleurs. L'Europe et l'Afrique semblent réunir sur ce point, comme à un concours, tout ce qu'elles ont de plus beau et de plus délicat parmi les produits de leur sol si fécond.

Toutefois, entre tous ces fruits que je goûte et dont le plus grand nombre me sont inconnus, c'est encore la figue et le raisin verts que je préfère, et pour leur saveur délicieuse, et pour la modicité de leur prix, généralement trois sous la livre. En ce moment, les oranges se donnent—ce sont des fruits de rebut.

Le 7 septembre, le *Prince Jérôme*, vaisseau de guerre français, en route pour le Mexique, où il transporte le 81ème régiment du corps d'intervention fait escale à Gibraltar pour y réparer des avaries graves causées par le feu. La permission de débarquer ayant été donnée par le gouverneur, on vit la foule bigarrée de la ville se précipiter vers le môle-neuf pour voir défiler les *bono-francesi.*

En moins de cinq minutes les nouveaux arrivés eurent dressé leurs tentes au *North Front* qu'on leur avait assigné pour lieu de campement. On ne peut être plus vif, plus propre, plus ingénieux et plus boute-en-train que le soldat français. Ces tentes alignées, sur un vaste carré ont l'aspect d'une petite ville.

Après s'être reformées pour entendre l'ordre du jour, les compagnies se dispersent, chacun, allant de son côté, faire sa besogne : ici, deux soldats lavent leurs chemises, en devisant du pays. d'autres frottent leurs boutons de tunique en maugréant contre l'eau de mer, plus loin on s'occupe du pot-au-feu, ou on fourbit ses armes,—d'aucuns travaillent de l'aiguille, d'autres de la hache, ou de la scie—chacun est occupé, mais chacun à sa place, comme si l'installation datait de quinze jours. Les officiers sont très familiers avec les soldats. Ils causent avec eux en amis, se tutoient souvent et se renvoient le mot pour rire.

Arrivé le 7 sept.—Le 81ème régiment ne quitta Gibraltar que le 22, laissant derrière lui les plus agréables souvenirs. Voyer s'était lié d'amitié avec un soldat du nom de Louis Vincent, ressemblant d'une façon frappante, à son frère Louis Voyer, qu'il avait laissé au Canada.

Cette amitié s'est continuée par un échange de lettres excessivement sympathiques et par fois très intéressantes.

3 octobre.—Une escadre italienne-portugaise entre dans la baie, saluée d'un Salut-Royal. Elle porte et accompagne la Princesse *Maria Pia*, Reine du Portugal, et fille ainée de Victor Emmanuel. Le Prince Humbert son frère, la reconduit jusqu'à Lisbonne. On dirait vraiment que Gibraltar est l'auberge des rois et des princes.»

Vendredi, 8 octobre.—Jour de deuil sinistre. Le soldat John Shaw qui a assassiné le Sergent Williams va être pendu ce matin. La pendaison est la suprême ignominie du soldat, elle atteste pour lui, plus que le crime, elle atteste la lâcheté dans la perpétration du crime. On dit toutefois que du fond de l'abîme, le malheureux, a su se raccrocher au ciel par la pénitence qui touche à la miséricorde infinie. Que Dieu ait pitié de cette âme, dont le corps sera tout à l'heure attaché au gibet par la main des hommes. Admirable foi, que la foi catholique ! Trouvez une plus grande preuve de sa puissance ! Du plus profond du mépris de la terre, du gouffre le plus sombre, le plus horrible imaginé par les hommes, du fond de la honte, de l'infamie, elle retire une âme glorieuse pour l'éternité. Le corps est là hideux, grimaçant, masse difforme : un sentiment de répulsion en éloigne tout le monde, et l'âme est là haut couronnée,

reine dans le royaume des cieux. Une goutte de sang de Jésus-Christ a lavé le sang versé par le crime, et de ce moment ce sang a cessé de crier vengeance au Ciel.»

Contraste de la vie de caserne ! dans les notes journalières de ce pauvre Voyer, je trouve à la suite du récit de ce drame odieux celui du déguisement du chien du régiment, le chien *Sam*, l'ami du 100ème.

Octobre 21.—Ce soir, les soldats se sont grandement amusés d'une scène dont l'acteur principal était notre chien *Sam*. Sam est né à Québec, issu de race *Terre-Neuvienne*, et il a depuis suivi le régiment dans toutes ses pérégrinations, à Thorncliffe, Aldershot, et Gibraltar. Dans toutes les parades, il figure au front du régiment, il est de tous les plats et de toutes les sauces. A l'heure du repas, il va de table en table demander une bouchée. Il n'a pas un seul ami qu'il affectionne particulièrement, il est l'ami du régiment, mais le régiment, il le distinguerait entre mille. Tous les matins, il accompagne les malades à l'hopital. Il faut le voir alors marcher lentement, la tête basse, l'air affligé. Autant il est gai, vif, à la parade, autant il est triste en suivant le convoi des malades. Il n'est pas un soldat dans le régiment, qui n'eût-il que deux bouchées à manger, n'en donnerait pas une au brave chien Sam.

« Hé bien ! ce soir, en entrant à la caserne je trouvai maître *Sam*, dans un lit vacant, sur le dos, le museau en l'air, et coiffé d'un *forage cap*, du 2ème régiment. Quelqu'un s'étant avisé d'aller avertir qu'un soldat du 2ème était gravement malade, on vit bientôt arriver trois escouades, qui naturellement, après avoir vu le chien, s'en retournèrent en riant à gorge dép'oyée, mais les attrappés voulurent se rattraper

en attrappant les autres. Tout le monde y passa. La scène finie, Sam secoua sa casquette et s'éclipsa.

Dimanche 23 novembre.—Détail de mœurs espagnoles. Je suis allé à *San-Roque*, et le long de la route, j'ai vu cinq ou six fermiers labourant leur champ, avec des bœufs atelés à des charrues de bois, tout-à-fait primitives. Ayant demandé à ces laboureurs, pourquoi ils travaillaient ainsi le dimanche, ils me répondirent en souriant et tout surpris de ma question *« que dans toute l'Espagne, c'est la coutume de travailler après la grand'messe. »* ce qui prouve que ce *pays catholique* ainsi désigné entre tous, ne l'a jamais été et ne l'est encore que de nom. A quelques arpents du bourg, je trouvai dans un champ, cinq bœufs attelés également à des charrues de bois, mais n'ayant personne pour les conduire. Seulement, on avait eu soin de fixer en terre des petits pieux ou jalons, pour guider la marche des animaux qui avançaient ainsi en broutant l'herbe devant eux. Le labour me parut cependant assez régulier. Ce qui prouve, en faveur de qui ?

Des bêtes qui ont fait le labour ?

Des hommes qui les ont dressées ?

Je ne sais.

Jusqu'au 15 avril 1863, les incidents de la vie militaire du major Voyer ne font que se répéter, mais ce jour-là il obtenait un congé de trois mois, de Sir W. J. Codrington, pour venir au Canada. Pareille faveur n'avait encore été accordée à aucun soldat de l'armée anglaise.

Il s'embarquait le 17 avril, à bord de la *Coronella*, en même temps que le capitaine Casault, heureux de dire adieu au beau soleil de Gibraltar, et de revenir sous les brumes et les frimas du Canada. La

patrie, la famille, les amis, quelque part qu'ils soient, l'emportent toujours dans un cœur bien fait sur tous autres avantages.

Après une traversée rapide quoiqu'orageuse, nous retrouvons Voyer en face de *Cacouna*, le 16 mai au matin.

" Dès que le jour parut, je montai sur la poupe, mes regards se portèrent vers la rive sud, où je distinguai les toits de Cacouna. J'ai vu bien des palais, des châteaux, des monuments, depuis que j'ai quitté le pays, mais je n'ai rien vu d'aussi beau que ces maisons blanches, qui me semblent des nids d'amour et de bonheur. Oh ! la patrie ! il faut en avoir été absent pendant trois ans et demi, à l'âge des illusions, pour savoir ce qu'elle est, ce qu'elle vaut. Chose étrange ! de ces toits que j'ignore, que je n'ai jamais vus, il me vient un plaisir réel et profond. Le clocher qui les domine me met des larmes aux yeux. Vous qui vous dites cosmopolites, qui faites fi ! des sentiments patriotiques, allez passer quelques années à l'étranger, et vous verrez, qu'au retour, vos sardoniques idées se fondront en pleurs, lorsque vous verrez le sol natal. A 4½ heures, nous passons l'église de Saint-Laurent de l'île. A côté, à une fenêtre d'une petite maison rouge, s'agite un mouchoir blanc. C'est la maison du pilote d'où on envoie ainsi un salut amical. Je songe à ma bonne mère, à mon père, à mes sœurs que je vais embrasser dans quelques instants. »

Fils affectueux, aussi aimant qu'il est aimé, la joie, le plaisir débordent de son cœur, lorsqu'il revient au sein de sa famille après cinq années d'absence. Il retrouve sa mère un peu vieillie, il semble compter ses cheveux blancs, s'imaginant, touchante

affection ! que ses jours d'absence sont ainsi marqués sur le front de l'excellente femme, Et ses sœurs qu'il a quittées enfants sont devenues des jeunes filles dont il amire les charmes et la grâce.

Désormais, sans cesser d'être soldat, il vivra de la vie de la famille, ayant toujours un pied dans la société civile, où il gagne des sympathies, des protections nouvelles, par ses manières agréables autant que par ses connaissances variées.

Dès le 5 juin, il est nommé *Instructeur spécial* de la Milice Canadienne, par Sir E. P. Taché, Ministre de la Milice, et le 20 juillet sa nomination est confirmée par S. A. R. le Duc de Cambridge, Commandant-en-Chef de l'armée anglaise.

Ses états de service se résument ainsi :

INSTRUCTEUR MILITAIRE.

1863, 6 juin.—A la Rivière-du Loup (en bas). La Compagnie dont il était l'Instructeur obtient le 2ème des quatre prix donnés par le Gouvernement aux meilleures Compagnies de Volontaires.

1863, 6 décembre.—A Trois-Pistoles.

1864, 27 mars.—Au Collége de Sainte-Anne.

1864, 22 décembre.—A Québec.

1865.—Du 28 janvier au 11 mars, Instruction de l'Association Parlementaire de Drill.

1865, 14 mars.—A Lévis.

1865, 27 avril.—*Nommé Sergent-Major* du 3ème Bataillon Administratif des Frontières, à Laprairie.

1865, 31 juillet.—Achete (£18 Stg :) son congé du 100ème Régiment.

1865, 31 juillet.—Obtention de son congé avec certificat « *His character and conduct have been very*

good ; » pour *six ans et sept jours* de service dans l'armée régulière.

1865, 16 septembre.—*Nommé*, par l'Adjudant Général MacDougall, *Sergent-Major* du Bataillon des Cadets Canadiens-Français, au Camp de Laprairie.

1865, 17 septembre.—Il publie « *Les qualités morales du Bon Militaire.* »

1866, 2 janvier.—Obtention, à Québec, de Lord A. Russell, d'un certificat de 1ère classe, pour capacité militaire.

1866, 9 janvier.—*Nommé Capitaine* au 9ème Bataillon M. V., servi comme tel durant 4 ans et 6 mois.

1866, 8 au 31 mars.—Service de Garnison. Affaire des Fénians.

1866, 24 mai au 16 juin.—Service de Garnison. Affaire des Fénians.

1866, 30 novembre.—*Nommé Quartier-Maître de District* dans l'Etat-Major de la Milice de la Puissance.—Servi comme tel durant 3 ans.

1867, 20 au 24 mai.—En service, comme *Connétable Spécial* aux mines d'or De Léry, avec 30 hommes sous ses ordres. En cette circonstance il opère, en personne, au péril de sa vie, des arrestations que les *autorités locales* avaient tenté de faire plusieurs fois, sans succès.

1868, 9 juin.—En mission particulière, durant l'affaire des Fénians, à Richmond, par ordre du Commandant de la « Quebec Field Brigade, » le Lieutenant-Colonel Pakenham, 30ème Régiment.

1869.—Fonctions de Quartier-Maître de District.

1870, 29 mars.—*Nommé Surintendant Senior* dans la Police Provinciale de Québec.

1870.—Fait son devoir.
1871, 27 janvier.—*Promu Major.*
1872.—Fait son devoir.

ETATS DE SERVICES.

Certifiés conformes aux originaux.

(Signé), L. A. CASAULT, Lt.-Col.,
D. A. G. 7ème D. M.

Québec, 28 mars 1872.

Dans ses nombreuses excursions vers le bas du fleuve Saint-Laurent, rive sud, il lui est donné de rencontrer des amis qui lui portent un grand intérêt, et dont il a gardé le plus touchant souvenir. Je regrette vraiment que le cadre de cette biographie ne me permette pas d'insérer tous les noms des personnes à qui il avait voué une reconnaissance profonde, et qu'il rappelle par un mot affectueux ou élogieux dans ses notes. Tous les curés étaient ses meilleurs amis, il ne parle du collége Sainte-Anne qu'avec une tendresse touchante. Il y a un *jour des Rois*, passé chez M. Thomas Pelletier qui vaut a lui seul un petit poëme. Rien de plus charmant, de plus vif et de plus vrai. On en ferait volontiers un tableau de famille :—Mais vu qu'il ne saurait intéresser que ceux qui assistaient à cette soirée, je me borne à mentionner leurs noms. Ceux-ci diront aux autres combien vraiment ils se sont amusés ce soir-là. Or, c'étaient Mr. Thomas Pelletier et sa dame, *Dr. Dubé*, sa dame et demoiselles ; le *Dr. Langlois* et sa dame M. *Roy* et sa dame, M. le *notaire Dumais*, M. et Mme. *Ouellet* et demoiselles.

M. *Roy*, *d'aventure* fut *Roi* et Mme. Ouellet eût la fève.

Quelle bonne chanson comique le notaire Dumais nous chanta là.

Que d'autres noms il porte dans son cœur, entourés des plus doux sentiments. C'est M. E. Pelletier et sa dame, le Dr. Deguise et sa dame, Antoine Lebel, MM. Hudon, Gaudry, Têtu, Damour, les Renouffe, père et fils, Fournier, Bertrand, Dastous, Bilodeau, Rioux, Côté, Talbot, Ath. Pelletier, Capt. Bernier et qui sais-je encore à qui il décerne en passant des compliments ou des éloges, d'autant plus désintéressés et sincères qu'ils font partie d'impressions qui ne devaient jamais voir le jour.

Lorsqu'il se rend à Laprairie, il est reçu chez le Dr. Dufresne, comme l'enfant de la maison. Les familles Brosseau, Demers, Hébert et Robidoux ont dû garder, à titre d'échange, plus d'un bon souvenir de lui. Que de rêves enchanteurs il a dû faire, sous la tente, durant son séjour au camp de Laprairie ! Que de beaux yeux se portaient avec intérêt sur lui !

A Trois-Rivières, inutile de dire, s'il eût un bon accueil, puisqu'il y fût reçu chez l'ami Cressé, puis accompagné par les cousins Prendergast et Prévost, dans la plus grande partie du district.

Lorsqu'il parle de ses protecteurs, il mentionne au premier rang le nom de Sir N. F. Belleau, ami de son père et qui ne lui a jamais fait défaut, celui de Sir E. P. Taché, ceux du colonel de Salaberry, du major Duchesnay, du colonel Blanchet, du commandant Fortin, de l'Hon. de Boucherville, de l'Hon. Beaubien, du Lt. Casault, de l'Hon. Chapleau, de M. Gérin, de l'Hon. Garneau, de M. Cirice Têtu ; (Il ne parlait de ce dernier qu'avec des larmes aux yeux.)

Je ne dirai rien de sa carrière comme surintendant de police, si ce n'est qu'il a rendu des services réels à la Province, services qui ont été reconnus de la part du gouvernement de Boucherville, par la gratification d'un millier de dollars octroyée à sa veuve. Pareille libéralité ne s'était encore vue, en faveur d'aucun employé public, sous le nouveau régime.

Ce qu'il faut dire toutefois, car à mon défaut, tout le monde serait prêt à le proclamer, c'est que le major Voyer, tout en créant une dicipline régulière dans le corps de police, a su se faire aimer de ses subordonnés, au point d'élever parmi eux, le sentiment du devoir jusqu'au zèle. Quant à leur affection, en maintes circonstances, elle s'est manifestée par des sacrifices personnels, et par des témoignages indéniables d'affection profonde.

Le 21 février dernier (1876), la population de notre ville de Québec était en émoi par la nouvelle que le Major L. N. Voyer, Surintendant de la Police Provinciale, venait de tomber frappé à mort d'un coup d'arme à feu échappé de sa propre main. On accourt de tous côtés, on se presse autour du bureau de police où a eu lieu le terrible accident. Une foule immense, inquiète, alarmée, remplit bientôt la rue Sainte-Ursule, mais seuls un prêtre, le Révd. M. Godbout et deux ou trois médecins ont pu pénétrer jusqu'auprès du blessé. On se demande tout bas des détails sur le triste événement, personne ne peut en donner. Le malheur n'est que trop réel, quant aux circonstances qui l'ont amené, tout le monde les ignore. Les médecins vont et viennent, l'air préoccupé, soucieux, sans répondre aux questions qui se croisent sur leur passage, et lorsque le prêtre apparaît, les yeux baissés, comme absorbé dans sa dou

leur, on comprend qu'il vient de remplir le plus pénible des devoirs. Chacun se sent le cœur serré, il y a mille douleurs intimes dans cette grande douleur, publique. Pauvre Voyer! Quel coup! mourir si jeune! on n'entend que des réflexions de ce genre.

Mais le silence se fait, et la foule se range en s'inclinant respectueusement devant deux femmes vêtues de deuil, l'épouse et la mère de l'infortuné Voyer. Que le ciel leur prête force et courage, car c'est sur elles que ce coup de mort va tomber le plus douloureusement.

Petit à petit, les rumeurs se dissipent pour faire place à la triste réalité, révélée d'abord par le capitaine Larue, de la Batterie B. et dont les détails sont bientôt connus de tous.

« Vers une heure de l'après-midi, (21 février) M. le capitaine Larue entrait au bureau de police de la rue Sainte-Ursule, pour demander à M. Voyer de vouloir bien lui procurer un pistolet et un poignard, devant servir à compléter un costume de brigand qu'il devait revêtir au bal de Lady Dufferin. Toujours affable et disposé à rendre service, le Major lui offrit un poignard qu'il avait à son domicile, en faisant observer toutefois qu'un pistolet irait aussi bien, et en même temps il retirait une de ces armes de l'un des tiroirs de son bureau. « Je suis sous l'impression, « dit le capitaine LaRue, que, de la main gauche, le « Major prit le cylindre contenant cinq cartouches, « qu'il le plaça dans le pistolet, en me faisant remar- « quer qu'il était chargé et que je pourrais le déchar- « ger moi-même. La conversation s'engagea et M. « Voyer me fit une plaisante description de son « accoutrement, lorsqu'il revenait de Gibraltar à « Québec. Il me demanda ensuite si je n'avais pas

« besoin d'un long pistolet. Je lui répondis qu'un « petit me conviendrait aussi bien.

« Dans ce moment, il était assis dans un fauteuil, « à peu près à une verge de distance de moi. M'ayant « montré un petit pistolet, je lui demandai en sou- « riant si la police se servait de ces petits instru « ments et s'ils pouvaient causer mort d'homme. « Oui, me répondit le major, si l'on vise au bon en- « droit. " C'est avec une arme de ce genre que le « pauvre De Varro s'est tué." Et il se mit à me dé- « crire les circonstances de la mort de De Varro.

« Tout en causant, il prit le pistolet chargé sur « son bureau, dirigeant le canon vers sa poitrine. « J'ouvrais la bouche pour lui faire remarquer que « ce pistolet était chargé, quand le coup partit. Il « laissa tomber le pistolet et s'affaissa sur le côté « gauche, en s'écriant " Oh ! mon Dieu ! " je voulus « le secourir, mais il me demanda d'envoyer cher- « cher un prêtre et un médecin. Il paraissait être « dans le meilleur état d'esprit possible, eu égard « aux circonstances. »

Il faut renoncer à peindre la douleur qui saisit l'épouse et la mère du blessé, qu'elles trouvèrent étendu, sans force, sur une couche dressée à la hâte dans le bureau, pâle, l'œil vitreux, respirant avec peine et leur avouant qu'il se sent frappé à mort. Il les avait quittées le matin, si vif, si gai, si prêt à tout, qu'il leur fallut du temps pour se convaincre qu'une source aussi abondante de vie menaçait de de se tarir. La balle qui l'avait frappé dans l'abdomen, après lui avoir labouré les entrailles était venue se loger dans l'épine dorsale, causant ainsi une blessure incurable soit par l'art soit par le temps.

Durant un jour on espéra, le major avait pris un

peu de nourriture, sa respiration s'allongeait, le sommeil était moins fatigant. Ce soulagement semblait soulever un poids énorme de dessus les cœurs ; mais hélas ! la mort n'avait reculé que pour mieux bondir et saisir plus sûrement sa proie.

Le 22 février au soir, se sentant plus oppressé il dit adieu à sa femme, bénit son plus jeune enfant et demanda qu'on récitât les prières des agonisants aux quelles il ne répondit que quelques instants, le râle de l'agonie étouffant bientôt ses paroles. Il cessa de souffrir à 9½ heures.

Son service funèbre fut chanté dans l'église du faubourg Saint-Jean, au milieu d'un concours immense de personnes. En souvenir d'estime autant que de services rendus, M. le Curé de la paroisse voulut que les funérailles fussent célébrées aux frais de l'église : le corps de Police se réserva de payer l'enterrement.

Son corps fut temporairement déposé dans le charnier du cimetière Belmont, où environ un mois après, son frère aîné, Louis, mort de phtysie pulmonaire, venait le rejoindre. Aux premiers jours du printemps, au moment où l'herbe verdoie, les fleurs sortent de terre, nous avons enfoui pour toujours ces deux frères, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie.

Le Major Voyer avait épousé, le 2 janvier 1869, Mlle. Arline Laroche, jeune personne d'un grand mérite qui a reçu son éducation aux Ursulines. De ce mariage sont nés cinq enfants, dont trois ont survécu : la plus âgée de ces derniers, *Fabiola*, ne comptait que six ans, et le dernier, *Lorenzo* n'avait qu'un mois, lors de la mort de son père. (1)

(1) Cet enfant est mort à la fin de septembre 1876.

Voyer s'est distingué par une pratique éclairée de sa foi. Il assistait à la messe basse, tous les matins, autant que les circonstances le lui permettaient et ne manquait pas de communier plusieurs fois dans le mois. Sous ce rapport il mérite d'être proposé comme modèle à la jeunesse. Il fut un époux tendre, affectueux, dévoué ; il fut attaché aux devoirs de son état ; il sut montrer un mâle courage, une énergie rare dans maintes positions difficiles où il s'est trouvé, soutenu en cela par ses sentiments religieux, par son amour pour la patrie et l'affection qu'il portait à sa famille.

Je lui rends ce témoignage, comme témoin journalier de ses œuvres et de ses travaux, autant que comme ami.

A. N. MONTPETIT.